

2^e Année - N° 44.

Le numéro : 25 centimes

19 Août 1915.

LE PAYS DE FRANCE



PHOT.
H. MANUEL

Delcassé
MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

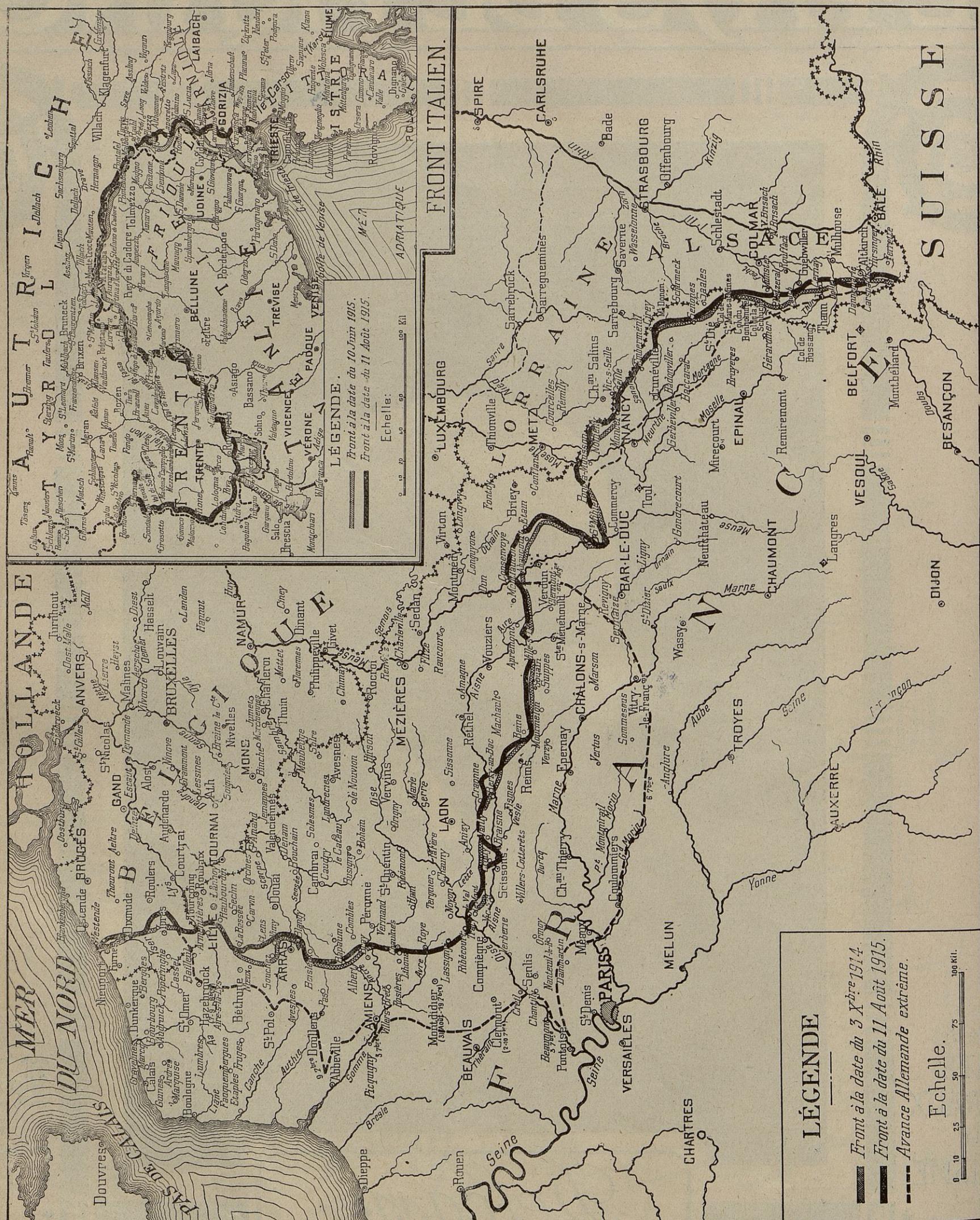
Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France....15 Frs.

Édité par
Le Matin
2,4,6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger...2

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 5 AU 12 AOUT

LENDANT toute cette semaine les communiqués officiels ont été fort succincts et pour cause ; sur tout le front, sauf en Argonne, en Lorraine et en Alsace, où d'ailleurs aucune action de grande envergure ne s'est produite, il y a eu une accalmie générale ; des canonnades, des attaques locales, mais pas d'offensive sérieuse ni du côté des alliés, ni du côté de l'ennemi.

En Belgique, l'artillerie allemande a fortement canonné les positions de l'armée belge ; mais il n'y a pas eu d'attaque d'infanterie.

Après une lutte d'artillerie assez vive qui a tourné en leur faveur, les troupes britanniques ont enlevé, le 9 août, les tranchées au nord et à l'ouest du château d'Hooge, sur la route d'Ypres à Menin, que les Allemands leur avaient prises ; elles ont ensuite élargi leur gain sur un front d'un kilomètre et demi ; le butin de nos alliés a été de deux mitrailleuses et de cent cinquante prisonniers.

En Artois, l'ennemi cherche vainement à reprendre les positions que nous avons si brillamment conquises ; alternativement il bombarde et il attaque ; des combats à la grenade ont lieu presque tous les jours autour de Souchez ; dans la nuit du 8 août, deux attaques ont été déclenchées par l'infanterie ennemie : l'une au nord

de la station de Souchez, aussitôt repoussée ; l'autre, près de Neuville-Saint-Vaast, à l'est de la route de Lille ; mais ici, arrêtés par nos feux d'infanterie et d'artillerie, ils n'ont pu sortir de leurs tranchées. La nuit suivante, deux nouvelles attaques au nord de la station de Souchez ; les Allemands ont été rejetés dans leurs tranchées.

Entre la Somme et l'Oise, et dans la vallée de l'Aisne, le canon n'a cessé de tonner : inutile d'ajouter que Soissons et Reims ont encore été bombardés.

La lutte en Argonne continue aussi vive ; l'armée du kronprinz met un acharnement extrême à vouloir arriver jusqu'à la ligne de chemin de fer de Châlons à Verdun ; toutes ses attaques ont la même direction ; mais nos troupes tiennent solidement leurs positions.

C'est ainsi que le 6 et le 7 août, les Allemands, après avoir violen-
tment bombardé nos lignes avec des
pièces de tous calibres, ont attaqué
la cote 213, monticule qui domine
Vienne-le-Château, auprès de la Fontaine-aux-Charmes dont le profond
ravin aboutit à La Harazée. Ces at-
taques ont été repoussées ; toutefois
à la fin de la journée du 7, l'ennemi a réussi à pénétrer dans un de nos ou-
vrages en saillant, dans la partie occidentale de la forêt au nord de La
Fontaine-Houyette, près du chemin de Servon ; une contre-attaque de
notre part l'en a chassé et il n'a pu se maintenir que dans un poste d'écoute
en avant de notre première ligne.

Dans la nuit, il a attaqué nos positions dans le secteur de la Fille-Morte ; il a pris pied dans une tranchée, mais il en a été aussitôt rejeté. Cette région de la Fille-Morte est située à mi-distance du Four-de-Paris et de Boureuilles ; c'est une des parties les plus élevées de l'Argonne, qui domine la vallée de l'Aire, dont les crêtes et les ravins forment la ligne défensive du défilé des Islettes et du chemin de fer de Verdun.

Les 8, 9 et 10 août, luttes de bombes et de grenades depuis la Haute-Chevauchée jusqu'à Vauquois.

Le 11, après un intense bombardement de nos positions à l'est de la route de Binarville à Vienne-le-Château, au moins trois régiments wurtembergeois ont attaqué violemment entre la route et le ravin de Houyette ; les assaillants sont parvenus à pénétrer dans nos positions au centre de ce secteur ; mais ils en ont été chassés par nos contre-attaques, ne gardant qu'un élément de nos tranchées de première ligne. Nous avons fait des prisonniers.

Toutes ces tentatives infructueuses coûtent fort cher à l'ennemi ; mais le kronprinz que conseille, paraît-il, le vieux maréchal Hoeseler, tient à son idée d'investir Verdun ; depuis bientôt un an qu'il y travaille, on peut

dire qu'il est obstiné. Sur les Hauts-de-Meuse, l'activité de l'ennemi s'est calmée après ses durs échecs ; le 6 août, il a bien attaqué deux fois, mais sans conviction ; les grenades et les feux de l'infanterie ont suffi pour le rejeter dans ses tranchées.

En Alsace, malgré tous les efforts de l'ennemi pour nous en déloger, nous tenons toujours nos positions au nord de Munster. Le 7 août, deux violentes attaques ont eu lieu au col du Schratzmaennele, sur la route du Hohnack ; la première a été arrêtée par nos tirs de barrage ; la seconde, qui a été prononcée à la fin de l'après-midi, fut d'une extrême violence ; les assaillants furent rejetés à la baïonnette et à coups de grenade ; ils subirent de lourdes pertes ; devant le front d'une de nos compagnies, plus de cent cadavres allemands sont restés dans les réseaux de fil de fer.

La guerre aérienne n'a pas chômé pendant cette semaine ; sans compter les rencontres quotidiennes au-dessus des lignes, il faut signaler le bombardement des usines et de la gare de Sarrebrück, dans la Prusse rhénane, par une escadre de trente-deux avions qui ont lancé cent soixante-quatre obus de tous calibres ; des avions de chasse escortaient l'escadre. Quatante de nos avions ne sont pas revenus dans nos lignes ; l'un de ces quatre a atterri en Suisse, où les aviateurs Martin et Pary ont été internés avec Gilbert.

Cinq zeppelins ont fait un raid, dans la nuit du 9 au 10 août, sur le littoral oriental de l'Angleterre ; ils ont tué quatre enfants, neuf femmes et un homme et ont blessé deux enfants, sept femmes et cinq hommes. Quel magnifique exploit ! Par contre, au retour, un de ces zeppelins, endommagé déjà par les batteries anglaises, a été attaqué et détruit par des aviateurs de Dunkerque.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

Le général Sarrail, qui commandait en France l'armée de l'Argonne, a été nommé au commandement en chef de notre corps expéditionnaire des Dardanelles, en remplacement du général Gouraud, blessé.

Les alliés ont décidé d'occuper l'île de Mytilène et d'en faire, comme de l'île de Lemnos, une base d'opérations.

Dans la mer de Marmara, un sous-marin anglais, continuant la série de ses exploits, a coulé le cuirassé turc *Barbarossa*, de 10.000 tonnes ; la Turquie l'avait acheté à l'Allemagne ; ses grosses pièces, qui bombarderaient nos positions, vont lui faire défaut.

Hamilton annonce qu'après des combats sévères, les troupes britanniques, appuyées par les troupes françaises, ont élargi leurs positions vers Krithia ; six cent trente prisonniers, un canon, deux mortiers, neuf mitrailleuses, quantité de fusils, de grenades et de munitions ont constitué un sérieux butin. Un nouveau débarquement de troupes anglaises a eu lieu à Karachali, dans le nord-est du golfe de Saros. Ceci présage des événements intéressants.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

Au dire des écrivains militaires italiens, la première bataille de l'Isonzo et du Carso est terminée ; commencée le 18 juillet, elle a duré jusqu'au 2 août. Le résultat de cette bataille a été que les Italiens ont chassé les Autrichiens de toutes leurs formidables positions du Carso gorizien, qu'ils ont ainsi étendu de plusieurs kilomètres à l'est et au sud la tête de pont de Plava et qu'ils ont complètement enrayé toute action autrichienne à Tolmino et à Plezzo.

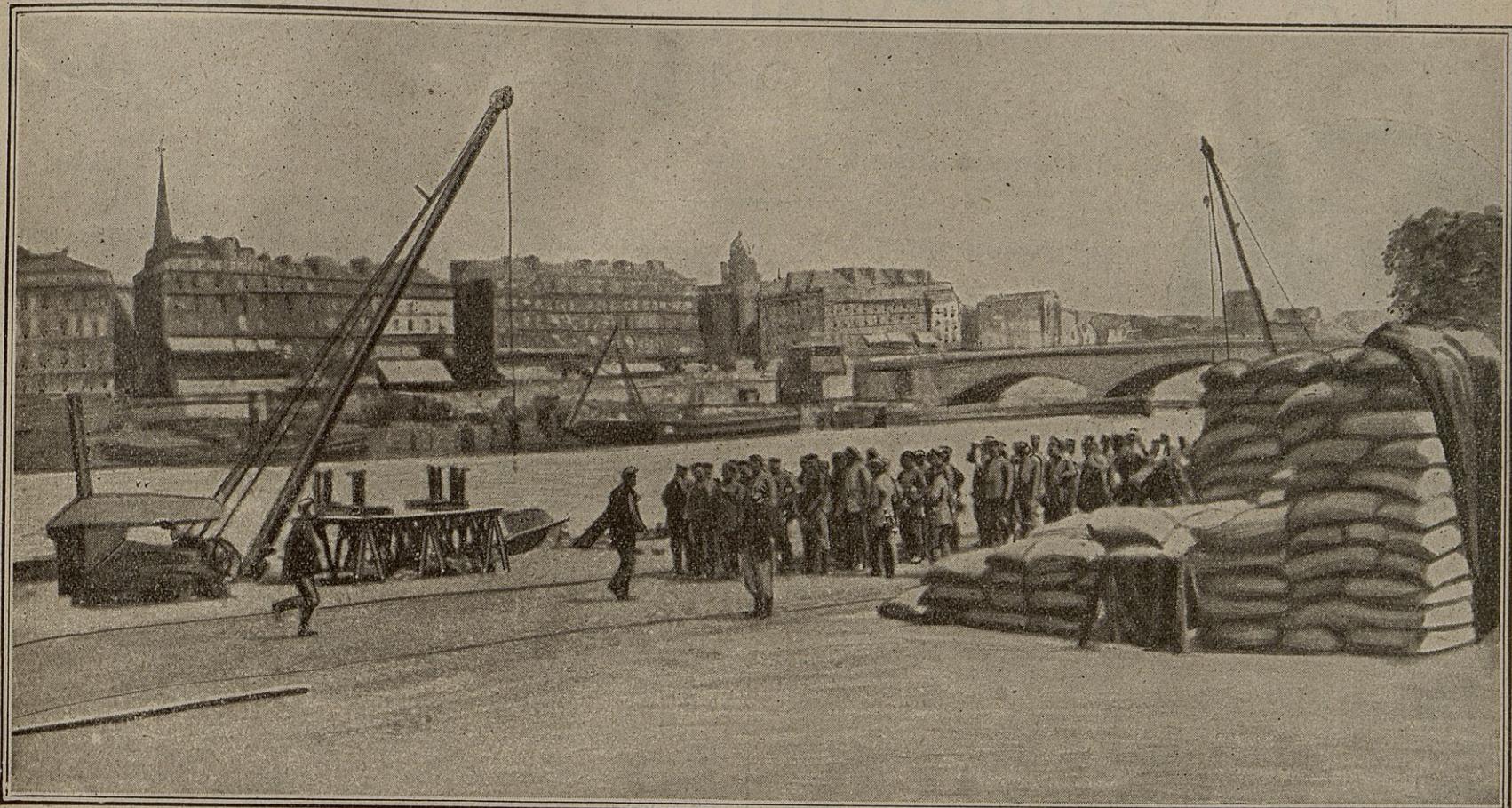
Une nouvelle bataille a commencé le 3 août avec des troupes fraîches de part et d'autre ; elle se dessina encore en faveur de nos alliés ; toutes les contre-attaques ennemis destinées à arrêter ses progrès sont repoussées. Les troupes italiennes, passant de nouveau à l'offensive, ont enlevé plusieurs positions importantes sur le Carso.

CONVOI DE PRISONNIERS ALLEMANDS



L'attaque de la fameuse cote 119, aux environs de Souchez, fut rude ; mais l'élan de nos troupes brisa la résistance ennemie ; au cours de ce combat, épisode de la bataille d'Artois, nous fîmes de nombreux prisonniers ; en voici une colonne ramenée à l'arrière par nos chasseurs, tout heureux du succès qu'ils viennent de remporter.

SUR LES QUAIS DE ROUEN



Pendant de longs mois le port de Rouen a été encombré par des marchandises de toutes sortes, notamment par les charbons qui nous sont envoyés d'Angleterre ; on arrive peu à peu à dégager les quais ; mais la main-d'œuvre faisant défaut on a employé les prisonniers allemands au déchargement des bateaux.



La ville de Rouen, que la présence de nombreux officiers anglais rend extrêmement animée, prend parfois des aspects tout à fait pittoresques ; c'est lorsque les grands troupeaux de chèvres conduits par les Indiens, traversent ses rues ; ces chèvres sont destinées à la nourriture des troupes indiennes dont la religion ne permet pas d'autre viande.

LA CAMPAGNE DE FRANCE

— 1915 —

Commandant B. de L., *Breveté d'Etat-Major.*



GÉNÉRAL BRULARD

avaient succédé les heures lourdes et grises des journées d'hiver. Si un instant la victoire de la Marne avait éclairé l'horizon en faisant naître toutes les espérances, en revanche tous les longs mois d'hiver, octobre, novembre, décembre, puis janvier et février, pendant lesquels on s'était battu constamment, la nuit comme le jour, sur le bord des tranchées, dans les boyaux de communication, avaient ramené l'inquiétude.

Le pays avait cependant supporté vaillamment ces épreuves. Ainsi s'affirmaient, une fois de plus, les ressources prodigieuses de notre race qui, au courage et à l'ardeur du moment, avait su faire succéder la patience et la ténacité.

Durant tous ces longs mois où, sur le front de ligne, les soldats luttaient pour arrêter et briser l'élan de l'ennemi, à l'intérieur du pays, on n'était pas resté inactif.

Un essor prodigieux d'activité régnait...

La quantité énorme de munitions consommées dans ces combats de géants pouvait faire craindre qu'à un moment on ne disposât plus de projectiles en nombre suffisant ; l'on se battait sur tout le front à coups de milliers d'obus !

Les batteries lourdes, les 75, les mitrailleuses, les Lebel, tous crachaient constamment la mort ; la consommation était formidable. (*)

De suite l'on se mit au travail dans toute la France ; si, en novembre 1914 on estimait pouvoir faire face aux besoins avec une production de cent mille obus par jour, en mars 1915 on en produira cent cinquante mille et le nombre ira croissant. Des batteries lourdes, des batteries de campagne sont construites ; des projecteurs, des auto-mitrailleuses, le matériel de campagne nécessaire à chaque service... au fur et à mesure des besoins, le tout est dirigé sur le front des armées. Les ressources en hommes sont de même organisées.

Déjà la classe 1914, appelée dès les premiers jours de la guerre et instruite, avait été envoyée sur la ligne et mêlée aux anciens, elle rivalisait de courage et de vaillance avec eux.

La classe 1915, appelée elle aussi en janvier 1915, avait vu son instruction militaire poussée avec vigueur ; elle était prête à marcher ; c'était près de 200.000 soldats tenus en réserve et disponibles.

Mais les conscrits de 1916 venaient de partir ! Jeunes gens de 19 ans ! on les avait vus, groupés en colonnes, se rendre aux gares pour rejoindre les dépôts de leurs régiments. Les pauvres vieilles mamans les accompagnaient pour la plupart ; c'étaient leurs derniers ! — Si la tristesse était peinte sur les traits des mères, combien luisaient l'enthousiasme et l'ardeur dans les yeux des enfants. Ils connaissaient cependant toutes les horreurs de la guerre présente, les souffrances de la vie des tranchées, les hécatombes des combats meurtriers, mais les cris de joie et d'ardeur, poussés par eux, témoignaient qu'ils étaient de la vieille race produite toujours dans notre pays français. Ils étaient les vrais descendants des « Marie-Louise » qui, comme eux, un siècle exactement avant, partirent pour défendre le sol sacré de la patrie. Comme ces Marie-Louise ils comptaient bien, eux aussi, vaincre ou mourir pour le pays.

Chez nos alliés, les efforts avaient été aussi considérables.

LA BELGIQUE, tout entière envahie par l'ennemi, n'existe plus, mais les soldats belges, réfugiés sur le sol français et soumis à leur gouvernement, installé au Havre, avaient répondu à tous les appels. L'armée du roi qui se battait toujours si vaillamment sur l'Yser recevait ses renforts des camps organisés

(*) La consommation en munitions a dépassé tout ce qu'on pouvait croire. Dans l'armée allemande, on a déclaré consommer une moyenne de trente millions de cartouches de fusil *par jour* et une moyenne de cent mille coups de canon *par jour*. Chez nous, la proportion est égale. Dans une journée, à la bataille de la Marne, vers Révigny, une batterie de 75 a accusé une consommation de 700 coups par pièce !!! A Esterney, les troupes d'infanterie ont tiré une moyenne de 200 cartouches par homme.

(†) La première partie de la CAMPAGNE DE FRANCE a paru dans les numéros 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20 et 21 ; la deuxième partie, dans les numéros 24, 25, 26 et 27 du *Pays de France*.

en France et les jeunes recrues belges se formaient dans les villes du littoral de la Manche en attendant d'aller au feu.

L'ANGLETERRE, qui ne disposait pas d'armée nationale, avait appelé sous les armes ses volontaires. « La misérable petite armée anglaise » du début comptait en avril 1915 près de sept cent mille combattants sur le continent, et lord Kitchener venait d'annoncer qu'un million d'autres s'instruisaient dans l'intérieur du pays.

LA GRANDE RUSSIE qui supportait tout l'effort des alliés ennemis vers l'Est et qui avait vaillamment soutenu le choc des armées allemandes depuis octobre 1914, écrasait à son tour toute l'armée austro-hongroise. Les Russes dévalaient des pentes méridionales des Carpates avec leurs millions d'hommes et leurs immenses ressources.

Enfin, vers l'Orient, les nations alliées (France, Angleterre, Russie), venaient d'entreprendre une expédition considérable en allant frapper au cœur même de l'empire ottoman qui avait lié si maladroitement sa cause à celle des Germains occidentaux. On bombardait les Dardanelles, on débarquait en Turquie d'Asie et dans la presqu'île de Gallipoli, et l'on menaçait sur terre et sur mer Constantinople.

Telle était, en avril 1915, la situation générale du grand conflit européen.

LA SECONDE BATAILLE D'YPERES (21-22-23-24 AVRIL)

Depuis quelque temps déjà les renseignements affluaient au grand quartier général français et faisaient prévoir cette offensive allemande.

Les journaux hollandais donnaient, depuis le 15 avril, et chaque jour, les mouvements continus des troupes en Belgique ; tous les disponibles étaient poussés vers la frontière Ouest ; les déplacements des troupes étaient signalés. Il était évident qu'on allait avoir une attaque prochaine dans les Flandres.

A tort ou à raison les troupes alliées l'attendirent sur leurs positions, ignorant forcément le point choisi par l'adversaire, soit l'Yser, soit Ypres, soit le canal de la Bassée, soit Lens !... où des indices sérieux avaient nécessité le renforcement des lignes françaises dans cet endroit.

La conférence du kaiser avec son allié l'empereur François-Joseph n'était un secret pour personne ; on avait résolu une attaque nouvelle vers l'Ouest, en même temps qu'une reprise générale dans l'Est et sur les Carpates.

Deux corps bavarois retirés du front autrichien avaient été transportés en Belgique pour produire l'événement ; ils devaient apporter l'appoint indispensable pour une offensive sérieuse. Mais l'ère des grandes batailles vers l'Ouest est bien terminée pour les armées allemandes ; les grandes conceptions comme les grands espoirs sont arrêtés ; ce n'est plus avec quatorze corps d'armée (cinq cent mille hommes) qu'on va procéder comme en octobre dernier ! C'est que les réserves commencent à manquer et devant les hécatombes colossales qu'ils ont supportées, les Allemands arrivent à ne plus disposer que de maigres troupes de renfort.

L'attaque se produit au nord d'Ypres et sur Ypres même dès le 21 avril pour continuer les 22, 23, 24. Le point d'attaque était bien choisi.

A cet endroit de la ligne en effet, se trouvent réunies dans des secteurs différents les troupes belges, françaises, anglaises. L'armée belge, au nord, sur l'Yser, s'étendait jusque vers Waumen. Une armée française occupait la trouée au nord d'Ypres vers Zuydschoote et Boesinghe. Les Anglais tenaient Ypres et au Sud.

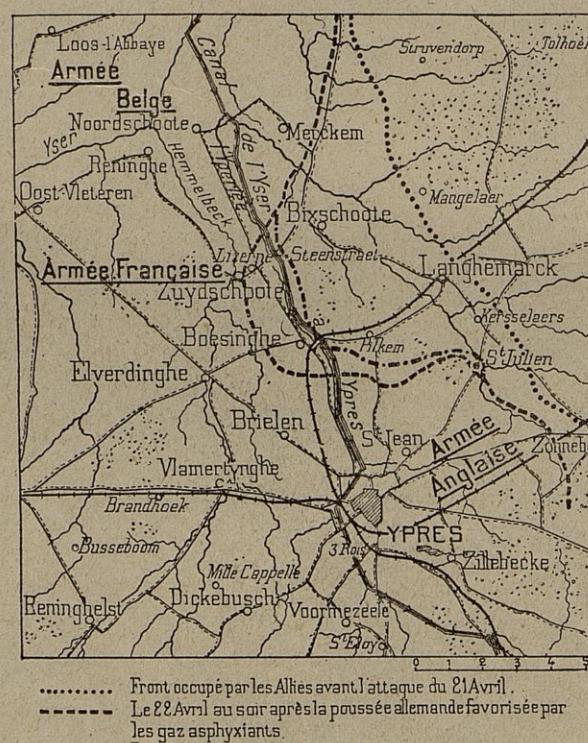
Les points de jonction des armées pouvaient être faibles, les Allemands résolurent d'en profiter.

Dès le 21 avril dans l'après-midi, un violent bombardement commence sur toute la ligne et sur un front d'environ 20 à 25 kilomètres, principalement sur la partie du canal comprise entre Bixschoote et la route de Langhemarck à Ypres.

Le 22 avril, dans la matinée, on signale aux avant-postes un recul des premières lignes allemandes ; c'était une feinte ; en effet, ce recul provoquant l'avancée des troupes françaises, ces dernières marchent sur les tranchées ; à peine sont-elles arrivées à quelque distance d'elles que de grands feux s'allument ; des torrents de fumée, un brouillard épais, jaunâtre, sortent des épaulements ; poussé par un vent frais du nord-est (ils avaient choisi leur moment) ce brouillard s'avance à la rencontre des troupes françaises et bientôt les couvre d'un mur épais de quatre à cinq mètres de haut sur près de huit cents mètres de long. Les vapeurs asphyxiantes de chlore, de brome, sortant des engins disposés sur les parapets, inondent le terrain, en même temps qu'en arrière les batteries allemandes lancent sur le même endroit des projectiles contenant de pareils gaz. Les hommes ressentaient de violents picotements aux yeux, dans les narines ; la brûlure sur les bronches provoquait une asphyxie partielle, ils avaient la respiration oppressée et étaient comme suffoqués.

Devant cette surprise et ce nouveau procédé de combat, il se manifesta sur la ligne d'attaque des flottements et l'arrêt de la marche en avant s'en suivit.

Profitant de ces circonstances, les troupes allemandes, qui s'étaient retirées sur leur seconde ligne, reviennent en hâte sur leur première, elles étaient précédées d'éclaireurs qui portaient des masques protecteurs.



LE FRONT DES TROIS ARMÉES ALLIÉES (21-24 AVRIL)

La ligne française reculait sur le canal, poursuivie par les régiments allemands qui, habilement protégés par ce mur de fumée, avaient tourné vers le nord la position. Ils avaient déjà franchi le canal vers les écluses de Het-Sas, sur Staenstrasse et s'avançaient sur Zuydschoote.

Devant ce danger l'armée belge prévenue avait pris l'offensive et arrêtait leurs progrès vers le Nord. D'autre part, de puissants renforts nous arrivaient ; nous disputions le passage du canal, le cours de l'Yperlé et reconstituions notre ligne à l'abri de ce ruisseau.

L'ennemi avait cependant réussi à passer ces obstacles et avait même

une seule maison debout. Les obus allemands avaient même été fouiller les villages d'Elvendinghe et de Poperinghe dans les journées des 22 et 23 avril.

Le choc allemand était palpable ; l'ennemi n'avait pu entamer sérieusement et nulle part la ligne des alliés.

En aucun moment, du reste, des journées de combat qui eurent lieu du 21 au 27 avril, on ne pouvait craindre la percée allemande comme devant se réaliser. Ce n'est pas avec les quatre-vingt mille hommes mis en ligne que les Allemands pouvaient espérer marcher sur Calais. Leurs troupes du reste étaient éprouvées ; on n'a pas impunément durant de longs mois d'une offensive constante qui ne produisait chaque fois que des pertes formidables.

Dans ces journées de bataille autour d'Ypres on peut évaluer à 12.000 hommes hors de combat les pertes allemandes.

Celles des troupes alliées furent également sensibles.

Une des caractéristiques de lutte autour d'Ypres fut certainement le très grand nombre de blessés qu'eût à enregistrer l'armée allemande dans son offensive.

Les formations très denses (par rangs de quatre quelquefois) que nos ennemis adoptèrent devaient amener irrémédiablement à des pertes énormes ; mais ces formations, ils sont obligés de les prendre pour conduire une offensive, surtout avec des troupes nouvelles, mélangées, et qui pour la première fois vont au feu. Ils ont montré dans leurs attaques sur Ypres une ardeur et une ténacité exemplaires, mais aussi quel peu de souci pour les pertes ; tout pour eux se trouve dans le résultat à atteindre ; cette théorie est peut-être acceptable au début des opérations, alors que les ressources du pays sont encore intactes, combien elle est dangereuse quand, au contraire, après une lutte de longs mois on a épuisé la plupart des renforts et soutiens donnés par la nation.

Les journées qui suivirent la deuxième attaque d'Ypres furent employées par les Allemands avec une prodigieuse activité ; de toutes parts arrivait l'artillerie lourde ; on renforçait les ponts pour faire passer les pièces monstres destinées à semer la terreur ; aux environs de Dixmude on établit un terre-plein pour un canon nouvellement arrivé des usines Krupp ; le 29 avril on lança sur Dunkerque des obus de 380 mm. Dunkerque à 31 kilomètres de Dixmude !! On reste forcément stupéfait devant de pareils résultats que la science refuse encore à enregistrer.

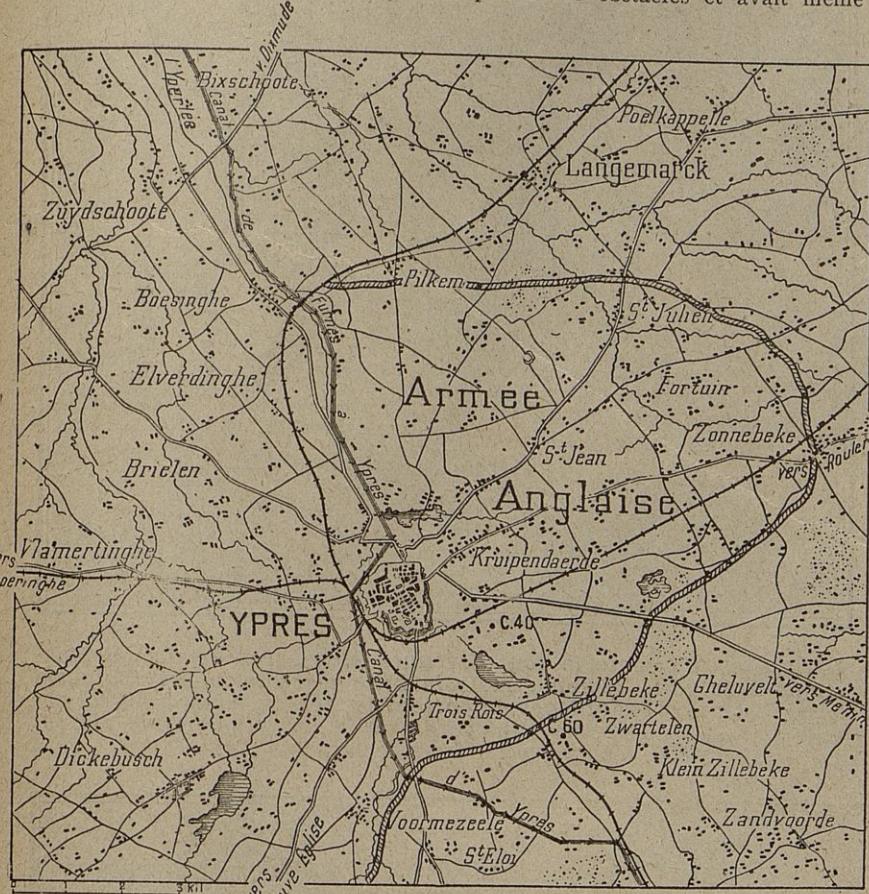
Dans la plaine, à l'est de Pilken, plaine parsemée de petits boqueteaux, de fermes, de talus, le tout particulièrement propre à la défense, l'activité ennemie se manifeste ; l'Allemand tient à affirmer, à consolider son léger succès vers le canal de l'Yser dans les journées des 22-24 avril ; mais la lutte a repris sur le front anglais avec une opiniâtreté considérable ; nos alliés se cramponnent avec énergie aux points d'appui, et bien qu'en plusieurs endroits ils se trouvent en butte au feu de front et de flanc, entre Gravenstafet et Zonnebeke, par exemple, ils résistent complètement à toute attaque.

La nouvelle ligne de défense s'est soudée aux positions françaises sur le canal à l'est de Boesinghe.

Nous avons, en effet, repris toute la ligne droite de l'Yperlé, même l'écluse de Het-Sas, jusqu'au cabaret du Passeur, de célèbre mémoire durant les mois d'hiver.

Le résultat n'a pas été atteint par l'ennemi ; il n'a qu'à reporter ailleurs ses derniers efforts pour essayer un semblant de succès qu'il transformera en bulletin de victoire comme il l'a fait pour le 23 avril sur l'Yser, victoire annoncée par l'agence Wolff à Berlin. On pavoisa même dans la capitale ! C'est qu'il était nécessaire de remonter un peu le moral de la population et de semer la terreur parmi les neutres hésitants.

Quand on arrive à avoir recours à de semblables procédés pour impres-



POSITION DE L'ARMÉE ANGLAISE APRÈS LA DEUXIÈME BATAILLE D'YPRES
(29 avril-10 mai)

amené des batteries de campagne sur la gauche de l'Yperlé. La position semblait pour nous dangereuse, surtout que devant la poussée violente sur notre gauche nous avions dû dépasser Lizerne.

Vers la droite du champ de bataille des événements importants se passaient également.

Au moment de l'attaque allemande, les troupes anglaises sous les armes avaient pris l'offensive ; elles tenaient en arc de cercle tous les terrains au nord et nord-est d'Ypres, vers le sud-est le point d'Hollebeke.

Les troupes canadiennes, formant l'aile gauche, avaient été placées en réserve vers Ypres et Saint-Julien et devaient prolonger la gauche anglaise.

Parties le 22 avril dans la soirée, dès l'annonce du recul de la ligne française, elles s'acheminaient le long de la route d'Ypres à Roulers dans la direction de Langhemarck, bataillant dans les boqueteaux qui couvrent le terrain au nord de cette route. C'est à ce moment qu'elles aperçurent les vagues jaunâtres qui s'étendaient sur la plaine et formaient comme un masque sur le canal. Apprenant d'autre part le recul des troupes françaises en arrière du canal, elles se lancèrent à l'attaque à la baïonnette dans la direction de Pilken, enlevant les petits bois qui émaillaient le terrain. Leur entrée en ligne produisit un soulagement immédiat pour nos troupes fortement pressées en ce moment.

Cependant notre nouvelle situation le 22 au soir, en arrière du canal, avait mis en péril la gauche anglaise qui, elle, avancée vers Pilken, se voyait prise de front et de flanc. C'est dans cette situation critique que les contingents canadiens tinrent toute la nuit et ne reculèrent le 23 au matin que pour s'aligner sur la nouvelle direction de front imposée par le déplacement de notre armée.

Les renforts des troupes alliées étaient enfin arrivés. Remis de cette alerte de traître nous avions repris déjà certaines positions à l'ennemi et notre lutte se poursuivait chaudement sur le bord du canal vers Het-Sas et Boesinghe, donnant un secours aux troupes anglaises de gauche établies et retranchées sur Saint-Julien et Saint-Jean.

La ligne générale se redressait dès le 24. Les combats furent acharnés de part et d'autre le 25 ; l'ennemi avait reçu des renforts et cherchait à conserver les quelques points qu'il occupait encore sur la rive gauche de l'Yperlé.

Le 26 avril, les troupes françaises progressent, on s'approche du canal dont on occupe déjà plusieurs endroits sur la rive droite. Les points d'appui de l'écluse de Het-Sas sont pris par nous.

A la date du 28 le communiqué officiel anglais donne la situation générale de l'armée anglaise :

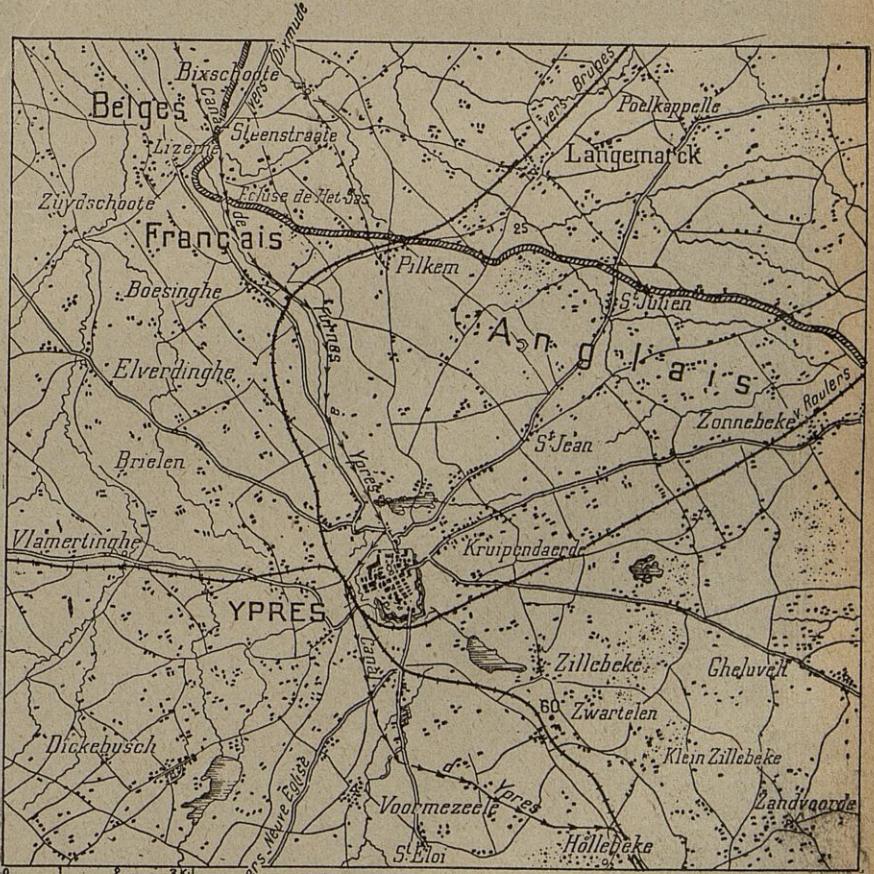
Le combat a continué pendant toute la journée d'hier 27 au nord-est d'Ypres. Nos opérations faites de concert avec les Français ont arrêté définitivement les attaques allemandes qui ne se sont pas renouvelées.

Depuis hier matin il n'y a plus d'Allemands à l'ouest du canal sauf à Ellenvraat où ils ont établi une petite tête de pont.

Les Français et les Anglais en vue de modifier leurs positions ont dû livrer des contre-attaques au nord du saillant d'Ypres.

Pour résister à ces contre-attaques les Allemands ont eu de nouveau recours à l'emploi de gaz asphyxiants et à des obus fabriqués en violation de la convention de La Haye.

C'est donc bien la fin de la bataille d'Ypres, de la seconde bataille, livrée dans ces terrains qui avaient déjà subi les assauts répétés d'octobre des troupes du prince de Wurtemberg. De la malheureuse cité d'Ypres il ne restait pas

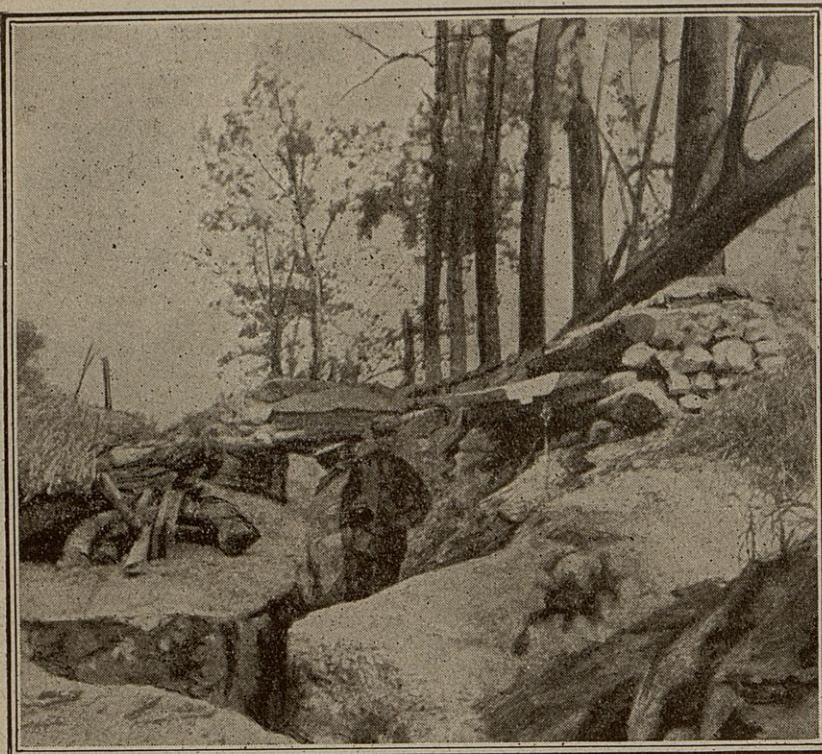


LE FRONT NOUVEAU, AU 27 AVRIL, APRÈS LES COMBATS D'YPRES

sionner le monde en sa faveur, une nation, une grande nation doit être bien atteinte ; elle l'est doublement si on rapproche de ces faits ceux signalés par les étrangers qu'on éloignait à coups de fusil des environs des gares de Bruxelles, pour leur cacher le spectacle des trains de blessés, transformés en charniers vivants qu'on emportait loin, très loin, pour dégager le pays conquisé.

(A suivre).

DANS LA VALLÉE DE L'AISNE



Voici dans la région de Berry-au-Bac des tranchées de première ligne ; à considérer le calme du poilu qui se tient debout derrière le parapet on ne se douterait guère que l'ennemi est tout près ; et cependant les tranchées allemandes ne sont séparées des nôtres que par la largeur du canal que bordent les arbres.



Les actions d'infanterie sont devenues plus rares depuis quelque temps dans cette région ; mais la lutte d'artillerie est toujours aussi violente et les villages en portent les traces. Ainsi à l'hôtel de ville de C..., un obus, arrivant de droite, a fait pivoter une pierre angulaire du pilastre droit de la porte d'entrée.



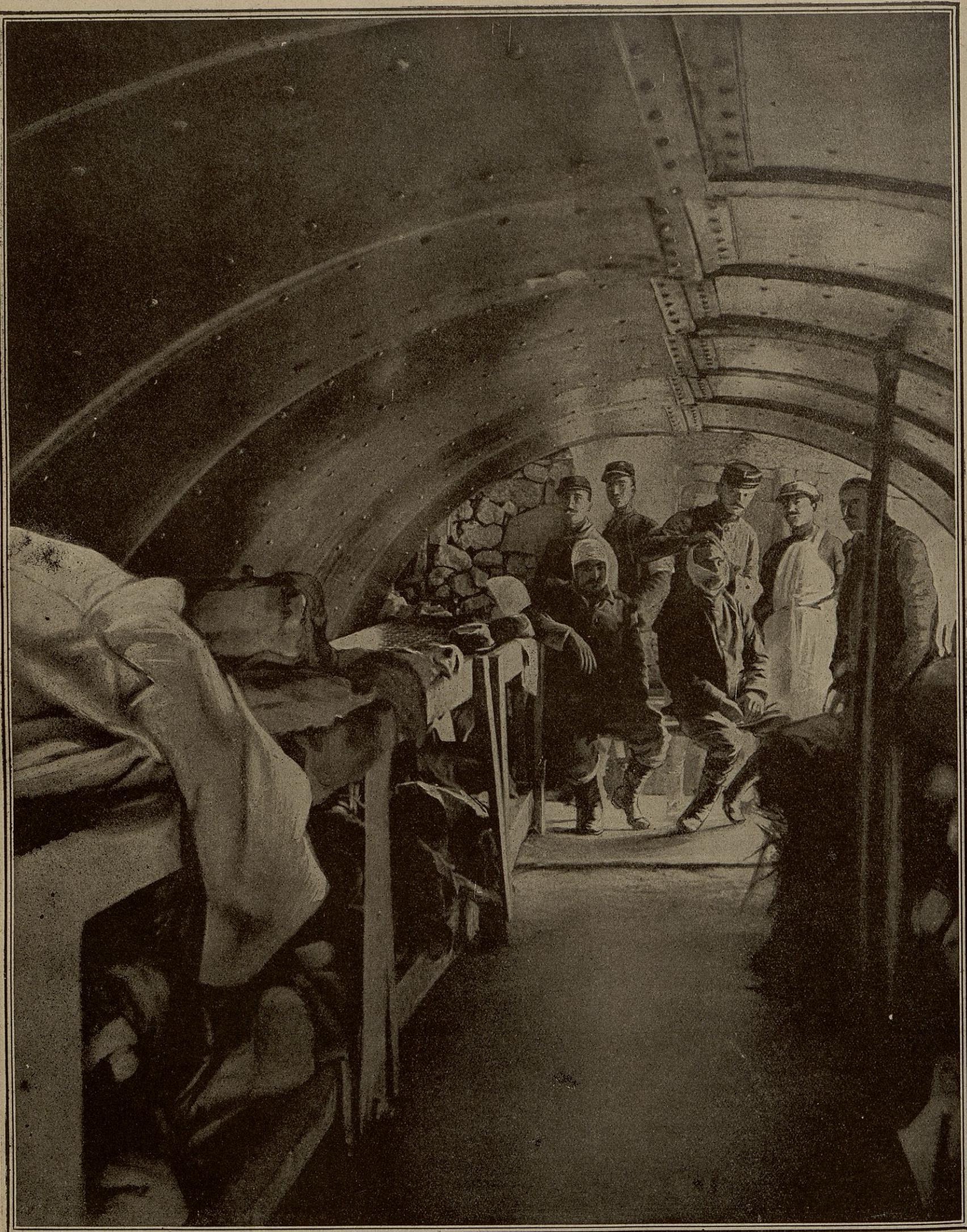
Le général L..., commandant l'artillerie du corps d'armée, qui opère dans ce secteur de la vallée de l'Aisne, vient reconnaître les positions. Devant lui, les toits du château de R... profilent leur masse imposante ; à l'horizon, les bois sur la rive droite de l'Aisne où se trouvent les tranchées de première ligne de l'armée allemande.

BLESSÉS SE RENDANT A L'AMBULANCE



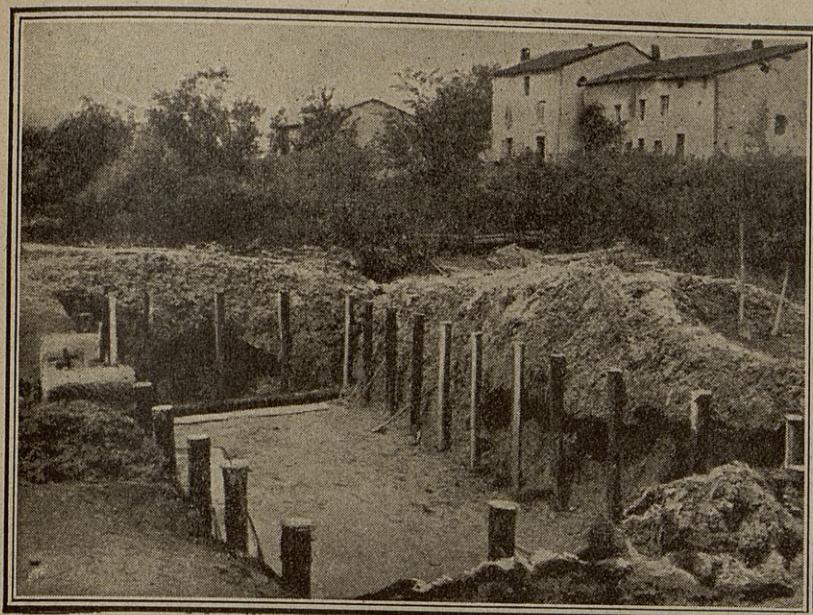
Ces braves tirailleurs ont été blessés dans un des combats qui ont eu lieu au nord d'Arras ; leurs blessures ne sont pas graves car, après un premier pansement au poste de secours, ils peuvent se rendre à pied jusqu'à la prochaine ambulance ; l'un d'eux n'a pas voulu se séparer du casque de l'Allemand qu'il a embroché.

LES PREMIERS SECOURS AUX BLESSÉS

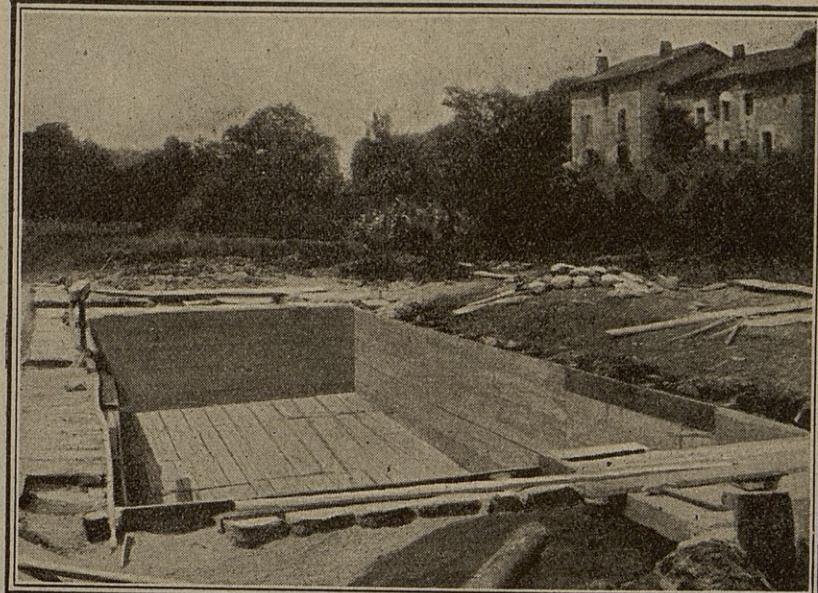


Le service sanitaire doit s'ingénier pour trouver près de la ligne de combat des abris assez sûrs où les premiers soins seront donnés aux blessés sans crainte des obus ni des balles ; des carrières, des abris creusés sous terre sont utilisés sur diverses parties du front ; dans la région du Nord, comme on le voit ici, on a pu installer un poste de secours sous des plaques de fonte qui forment un réduit blindé, ressemblant vaguement à l'entrepont d'un cuirassé.

UNE PISCINE EN PLEIN AIR



Nos poilus ne se refusent plus rien ; la mer ou la rivière leur manquent pour prendre des bains, qu'à cela ne tienne ; ils construiront une piscine en pleins champs ; il suffit qu'il y ait une source ou un petit ruisseau. Un bassin est vite creusé ; des pieux solides et rapprochés soutiendront la terre tout autour.



On n'a pas le temps ni les moyens de bétonner le fond et les parois pour empêcher l'eau de s'infiltrer dans la terre ; alors on fait un fond avec des planches ; sur les côtés on met aussi un cloisonnage de planches ; les joints sont cimentés avec de l'argile et bientôt on a une piscine parfaitement étanche.



Il n'y a plus qu'à la remplir ; une canalisation improvisée amène l'eau de la source ou du ruisseau voisins ; on enlève une vanne et l'eau claire jaillit en abondance dans la piscine ; en quelques instants celle-ci sera pleine et c'est avec impatience que l'on suit les progrès de la montée de l'eau.



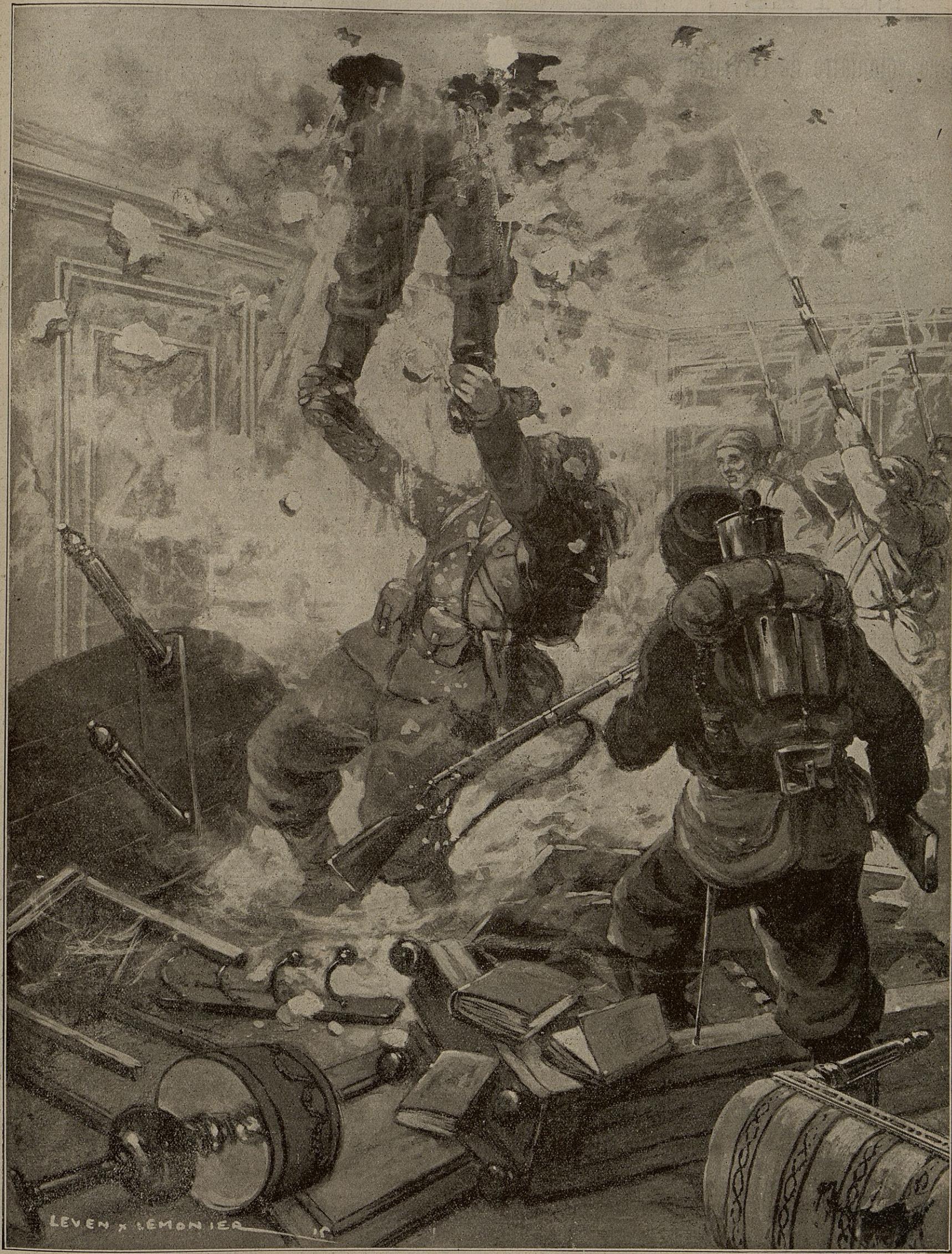
Voilà la piscine remplie. En un tour de main on se déshabille et puis le plongeon. Quelle aubaine de pouvoir ainsi faire une pleine eau sans souci des Boches et de leurs marmites ! de se délasser les membres et de compléter les soins de propreté que l'on a déjà pris en sortant des tranchées !

L'ORGANISATION D'UNE TRANCHÉE



Cette photographie d'une tranchée de première ligne en Picardie donne une idée exacte des précautions que l'on prend pour éviter une surprise des Allemands ; au premier plan, le long d'un piquet, est suspendue une sonnette qu'un fil de fer relie au poste d'écoute ; derrière se trouve la guérite du guetteur ; tout le long du parapet des créneaux pour le tir et aussi la surveillance des mouvements de l'ennemi. A la moindre alerte, la tranchée se garnit de ses défenseurs.

COMMENT FUT PRIS UN CHATEAU



LEVEN x LEMONIER

Dessin de LEVEN et LEMONIER.

Les Allemands s'étaient barricadés au premier étage du château de Nos turcos se mirent à tirer dans le plafond ; tout à coup, les pieds d'un soldat allemand passent à travers le plâtre ; un turco se précipite, tire à lui le Boche qui vient entraînant le plafond avec les hommes qui occupaient l'étage.

NOTES

D'UN

Engagé volontaire de l'Aviation⁽¹⁾

(Suite)

23 SEPTEMBRE. — Départ pour Nancy. Le son des canons, qui n'a cessé de résonner toute la nuit, devient de plus en plus fort, de plus en plus bruyant. Tout le long du parcours, nous observons des travaux de défense dans les champs : longues tranchées, fils de fer barbelés, tressés en losange, portes improvisées à l'entrée et à la sortie des villages. Elles sont faites avec des caisses, des brouettes, des voitures à bras. Sur tout le parcours, nous rencontrons d'interminables convois de munitions et de ravitaillement. Partout, une multitude de voitures, de camions, d'autobus. Cette vue des autobus est particulièrement saisissante : où sont les grands boulevards ? Maintenant ces véhicules transportent de la viande, de la viande fraîche !

Avant Nancy, à T..., changement de tableau. Nous trouvons une petite ville en liesse. Jamais on ne croirait être aussi près du front. Tous les habitants nous accueillent joyeusement. C'est à qui aura le plus d'attention pour nous. Des jeunes filles nous recourent même nos boutons. Tous les enfants sont coiffés de bonnets de police dont les militaires leur ont fait cadeau. Le canon continue à gronder, mais personne ne s'en soucie, tant tous ces braves gens ont confiance !

Nous arrivons à Nancy sans passer par la ville. Quelques instants après notre entrée à l'aérodrome où sont cantonnées deux escadrilles, on procède à la remise de la Légion d'honneur au lieutenant E...

Cet officier l'a reçue en récompense d'un accident qui lui était arrivé au cours d'une reconnaissance effectuée avec le capitaine J..., observateur. Des balles ennemis ayant crevé le réservoir d'essence, l'atterrissement devint obligatoire. Le lieutenant E... prolongea son vol plané le plus qu'il put et vint se poser près de la forêt de Montdon, non loin de la Meurthe, dans un endroit sûr la veille, mais devenu très dangereux. Un groupe de ulhans arrivait pour capturer les deux officiers, lorsqu'une section de chasseurs à pied vint prêter main forte aux aviateurs. Pour empêcher l'ennemi de s'emparer de leur appareil, ceux-ci y avaient mis le feu dès qu'ils s'étaient rendu compte que les Allemands se trouvaient à proximité. Le pilote et l'observateur furent décorés.

Comme il n'y a pas de chambres au centre, nous devons nous loger aux environs. L'état-major de l'escadrille s'établit dans un château magnifique appartenant à M. Fould, un grand propriétaire d'une écurie de courses. Je réussis à y habiter aussi.

J'occupe modestement une chambre de domestique, mais je vous assure que le plus beau palais du monde me paraît moins doux que ce domicile à ce moment-là ! J'y suis comme un roi ! Il y a longtemps que je n'ai connu les douceurs d'un vrai lit !

26 SEPTEMBRE. — Le capitaine d'A..., chef de l'escadrille, m'emmène avec lui assister à la bataille d'Apremont. C'est la première fois que je vais assister à un spectacle aussi impressionnant. Nous allons au fort de G... qui surplombe l'immense plaine d'Apremont.

De notre observatoire, le regard embrasse une étendue considérable. A notre gauche, le fort de L... qui, depuis plusieurs jours, est la cible de l'artillerie allemande. Les obus viennent y éclater avec une remarquable précision, lançant vers le ciel une longue fumée noire. Le fort, malgré l'attaque, riposte et projette sa mitraille sur les troupes opérant dans le fond de la vallée.

Le fort de G..., au-dessus duquel nous nous trouvons, tire également. Les obus sifflent à nos oreilles, nous parvenons même à suivre la direction de certains ; ils se posent, éclatent dans une gerbe de flammes, au milieu d'un épais nuage blanc et le son vient alors frapper nos oreilles. Les tranchées ne sont pas encore de mise. A l'œil nu les troupes semblent de longues chenilles déroulant leurs anneaux qui se désagrègent par instants, se reforment, avancent, reculent. Notre infanterie tente de reprendre Apremont. Les mitrailleuses déchirent l'air, le feu de l'infanterie scande leur bruit continu, les baïonnettes scintillent pendant la charge. De tous côtés les obus éclatent, les fumées s'élèvent en cheminées. Des villages brûlent. A Broussay, en Woëvre, non loin d'Apremont, une attaque d'infanterie admirable réussit à repousser l'ennemi. Sur une route conduisant à Apremont nous distinguons les restes d'un convoi que le canon a fait sauter la veille. Des « Drachen » qui observent les opérations semblent suspendus au ciel autour de la plaine. Des clameurs s'élèvent, clameurs d'espoir, clameurs de vengeance.

Le bruit de moulin à café des mitrailleuses, le fracas des obus imitant le roulement d'un chemin de fer sur un pont, les lueurs diverses qui nous entourent et illuminent le ciel, tandis que des avions joignent leur ronronnement joyeux là-haut dans les nues, donnent à ce spectacle un caractère grandiose et profondément impressionnant.

Ce qui émeut le plus, c'est moins ce que les yeux cherchent à distinguer dans ce grouillement de chenilles qui semblent plaquées sur le sol, que les mille bruits divers de toutes ces bouches qui crachent la mort.

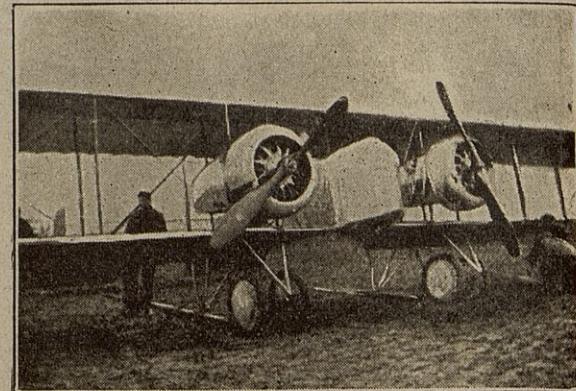
Au retour, nous rencontrons dans les villages que nous traversons des fantassins, des dragons, des coloniaux, des cuirassiers, des chasseurs. Certains arrivent à pied de Nancy pour la contre-attaque de la nuit. Couverts de poussière et de sueur, ils sont morts de fatigue. Ils attendent le signal ; combien y resteront de ces malheureux qui vont oublier leur détresse physique à l'heure de l'assaut ! Parqués comme on fait des taureaux dans le toril pour les rendre plus sauvages, tout à l'heure ils vont être lancés contre les envahisseurs et essayeront de les repousser.

Comme le soleil, immense disque rouge tel le sang qui inonde la plaine, descend à l'horizon, dans le flamboiement céleste, je ne puis m'empêcher de modifier la phrase latine *Morituri te saluant et de penser : « Je vous sauve, ô vous qui allez mourir. »* En regagnant Nancy, nous retrouvons peu à peu la paix des champs ; des compagnies de perdreaux s'égrenent devant nous, repoussées de leurs refuges, dans ce crépuscule, le dernier pour tant de héros.

27 SEPTEMBRE. — Je me décide à descendre à Nancy à pied. Jusqu'ici les six kilomètres de trajet m'avaient fait hésiter, d'autant plus que je croyais trouver une cité morne et angoissée. Combien était grande mon erreur ! Nancy ? Mais c'est un petit Paris. Tous les magasins sont ouverts ; une foule élégante envahit les rues. Nous voyons des jolies femmes, des gens habillés en civil, particularités qui nous semblent infiniment curieuses et originales. On se sent revivre dans cette atmosphère. Jamais on ne croirait que cette ville a connu des dangers, que Guillaume II se préparait à y faire une entrée triomphale, que presque chaque jour des avions viennent la bombarder. De-ci de-là, on rencontre bien un trou dans le sol, une maison éventrée, une horloge d'église déteriorée, un étage auquel manque la façade. Mais personne ne s'inquiète des oiseaux malfaisants, auteurs de ces agressions sauvages et stupides, effectuées sur une ville ouverte. Les Allemands n'en sont

furent impossibles, grâce à une dernière semaine très brillante, elle a atteint 110 heures.

4 OCTOBRE. — Nous partons pour Toul ! Le temps est sombre, gris, triste, froid. Où est le soleil éclatant et joyeux qui nous accueillit à Nancy ? Vingt kilomètres seulement séparent les deux villes qu'on croirait pourtant à mille lieues l'une de l'autre. En arrivant à Toul, on s'imagine pénétrer dans une nécropole ; les grandes portes à pont-levis semblent



AVIONS DE GUERRE A DEUX HÉLICES

s'ouvrir sur une prison horrible et malsaine. C'est dimanche ; dans les rues tortueuses, étroites et sales, on ne rencontre que des soldats des jeunes classes qui se pressent, s'attroupent pour voir on ne sait quoi : « Ah ! ce qu'on rigole quand on est de sortie ! » L'arrivée du train de combat de l'escadrille fait d'autant plus sensation que le sergent-comptable (qui se pare du titre de sergent-aviateur) nous perd dans le dédale des rues. Tels les défilés des fêtes de province, nous repassons trois ou quatre fois au même endroit ! Les tracteurs heurtent les trottoirs. Les murs semblent se resserrer à chaque passage. On manque d'air dans cette ville où tout est fermé, où tout semble mort. Les environs sont couverts de casernes. On en a mis partout ! Dire que nous allons rester là ! Nous espérons encore ne pas y vivre longtemps : j'en suis parti fin janvier ! Passer l'hiver au centre de Toul, dans un sol marécageux et insalubre, dans une région qui vous glace le corps et le cœur, c'est le châtiment que je ne souhaite pas à mes pires ennemis !

Le centre est vaste et comprend plusieurs hangars de grandes dimensions. Trois escadrilles sont là. Je retrouve des camarades que j'ai connu à Dijon, des pilotes de mes amis, le maréchal des logis V..., le danois J..., des officiers que j'eus l'occasion de voir étant civil. Ma mauvaise impression du début s'estompe légèrement.

On se croirait dans un village nègre d'exposition : à part deux grands locaux, l'un pour la cuisine et le mess des officiers, l'autre pour le logement de ces messieurs, des sous-officiers et de la troupe, on voit répandues de-ci de-là sur le champ, des baraques où sont les bureaux des escadrilles. Les cuisines de chaque unité sont en plein air. Leur odeur se mêle à celles de l'essence et de l'huile de ricin. Dans les chambres, les hommes sont quarante là où il y a vingt-cinq places. Je sais bien que dans les tranchées on ne jouit pas de ce confort relatif et qu'il y a des gens plus malheureux que nous. Mais comme nous regrettons Nancy !

Fort heureusement, les pilotes de valeur sont nombreux ici. Je connaîtrai, grâce à eux, sans doute, des moments passionnantes. Nous sommes appelés à aller souvent en avant. Les émotions de la guerre nous feront passer sur ce que la vie de caserne aura de désagréable !

5 OCTOBRE. — Le sergent C..., de l'escadrille Bl. 9, vient d'atterrir. Au cours d'une reconnaissance au-dessus de Chambley, il a été accueilli par plus de cent coups de canon. Son appareil, qui se trouvait à 1.800 mètres d'altitude, a été atteint en plusieurs endroits. Un éclat est entré dans le casque du pilote. Sans cette coiffure, C... était tué. Il en a été quitte pour une forte commotion.

On me raconte cette anecdote : Il y a au 5^e régiment de hussards un adjudant, très remarquable tireur. Tous les jours, il s'en va avec cinq ou six cavaliers à la pêche aux ulhans... Les hommes n'ont qu'une mission : éveiller l'attention des Prussiens et s'enfuir aussitôt. Les ulhans, naturellement, foncent dès qu'ils aperçoivent l'adjudant isolé ; celui-ci, avec son mousqueton, ajuste tour à tour chacun des assaillants et les descend jusqu'au dernier.

Comme dans toute société qui se respecte, un des auditeurs narre à son tour une histoire du même genre :

— Un adjudant du 26^e d'infanterie a été surnommé « l'homme-affût » par suite de sa précision extraordinaire. Il y a quelque temps, un Allemand vient à 600 mètres de la tranchée pour inspecter nos lignes placidement. Afin d'être à l'abri, le Boche a lâchement emmené avec lui deux paysannes françaises qui l'encadrent. Il se croit ainsi sûr de l'impu-



AVIATEUR AVEC SON SINGE MASCOTTE

pas à une ville ouverte près, il est vrai ! Rien n'est changé à la vie normale du grand centre de l'Est. On ne pense presque pas à la guerre. Nancy où je respirais l'air de Paris restera certainement comme l'un de mes meilleurs souvenirs de la campagne. Aussi ne nous y laisse-t-on que quinze jours : c'était trop beau.

FIN SEPTEMBRE. — Désormais, de nombreuses reconnaissances sont effectuées chaque jour : reconnaissances de champs de bataille, recherches d'objectifs, réglages d'artillerie, bombardements, toujours sous le feu de l'ennemi. Au cours du mois d'août, mon escadrille a totalisé 119 heures de vol ; au mois de septembre, malgré plus de dix jours où les sorties

(1) Voir le numéro 43 du *Pays de France*.

nité. Il a fait erreur : notre adjudant est prévenu ; il vient, prend son temps, ajuste son coup. Il tire : l'Allemand tombe raide ! Les femmes le suivent également dans la chute, mais d'émotion ; elles se relèvent vite et courrent vers les nôtres, laissant étendu à terre le corps du lâche trop ingénieur.

8 OCTOBRE. — Il vient de se passer à côté de nous un fait assez amusant : Une sentinelle a arrêté un espion allemand. Celui-ci étant habillé en capitaine de l'armée française passait sur la route, lorsqu'il arrive devant un poste. Le territorial de garde lui présente les armes.

Stupidiement, ce qui prouve que même les plus grands bandits ne savent pas penser à tout, le pseudo-officier répond aux honneurs qui lui sont rendus, mais en saluant à l'allemande. Aussitôt la sentinelle se précipite sur lui et l'arrête. C'était un officier allemand qui faisait de l'espionnage. La prise était bonne.

9 OCTOBRE. — Grosse émotion au centre : le sergent P... effectuait un réglage de tir entre C... et le fort de L..., à 1.800 mètres d'altitude, lorsqu'une conduite crève et l'appareil prend feu. Le pilote ne perd pas un instant son sang-froid. Il se hâte de descendre vers le sol dans l'espoir que les flammes n'auront pas le temps de le carboniser avec son mécanicien et que le réservoir d'essence n'explosera point. Le mécanicien essaie en vain d'arrêter la fuite du carburant. C'est la chute verticale au milieu des flammes de six à sept mètres. L'appareil s'écrase sur le sol et se met en pylone. P..., projeté en dehors, se retrouve installé sur les plans supérieurs ; brûlé aux lèvres et à la jambe droite, le mécanicien tombe en avant, se blesse à la tête et se brûle les mains.

10 OCTOBRE. — Le ...^e d'infanterie passe devant nous. C'est le régiment glorieux de Montpellier dont le drapeau a été tellement abîmé par la mitraille qu'on dût le renvoyer à son dépôt. Défilé vraiment impressionnant et lugubre que celui de ces hommes qui reviennent du feu pour y retourner dans une autre région qu'ils ne connaissent pas encore.

Ce sont des Méridionaux. Depuis 72 jours, le régiment combat sans cesse : sur soixante officiers, il en reste neuf ; dans le rangs, 30 % de pertes. Ces soldats sont sales, hirsutes, couverts de poussière ; les capotes, les sacs portent des traces de balles. Dans un bataillon, deux officiers seulement. Eux et leurs collègues, pour reposer leurs chevaux, marchent à pied, comme leurs hommes !

Auprès du centre, ils font la pause. Nous allons causer avec ces braves qui suivent avec intérêt les évolutions de nos appareils. J'interroge le sergent



TRACTEUR D'UNE ESCADRILLE MILITAIRE

Louis S..., de la 8^e compagnie, qui me raconte de nombreuses anecdotes en fumant des cigarettes. Je les transcris dans le désordre de notre conversation.

« Le 22 septembre, la nuit, un régiment arrive ; nous croyons que c'est le 9^e qui doit nous rejoindre. Nous nous sommes trompés, ce sont des Allemands qui avancent ; nos premiers rangs sont décimés ; nous nous replions, mais en nous défendant et il n'est pas resté beaucoup d'hommes parmi les assaillants. Ils n'ont pu profiter de notre erreur.

« Sauf au cours de trois ou quatre rencontres, ce sont surtout les obus qui ont fait la besogne dévastatrice. Pourtant, l'effet de leurs canons est moindre que celui des nôtres, mais il faut reconnaître que

leurs pièces sont très rapides. Nous percevons l'éclair en même temps que le son. C'est surtout la nuit que nos ennemis mettent à profit pour faire leurs attaques.

» Du côté du bois de la Hazelle, le 30 octobre, arrive une batterie de 220 qui est placée derrière le village de B... Elle est destinée spécialement aux attaques d'avions. Le lendemain de son arrivée, un aéroplane allemand passe à 1.800 mètres. Elle tire. Au trentième coup, nous voyons une immense flamme : le réservoir a pris feu et l'appareil tombe comme une torche pour venir s'écraser sur le sol.

» Les Allemands auxquels nous avons eu affaire jusqu'ici m'ont paru être de très remarquables tireurs. Ils se mettent dans les arbres pour nous atteindre. Dès qu'on passe la tête hors de la tranchée, on est un homme mort.

» Au 81^e, les vrais héros sont ou des prêtres ou des apaches. Et d'ailleurs, fait curieux, ceux-ci adorent ceux-là qui passent leur temps à leur inculquer de bons principes et cherchent à profiter des horreurs de la guerre pour refaire une vie propre à ces dévoyés qui font maintenant l'admiration de tous.

» Vous voyez là-bas ce petit soldat qui a une tête de voyou, c'est un homme extraordinaire. Il est allé aux travaux forcés, il a commis pas mal de vilaines choses dans le civil, jamais depuis la guerre personne n'a eu quoi que ce soit à lui reprocher. Il est proposé pour la médaille militaire.

» Chaque nuit, il prend un petit bouclier pour se protéger et s'en va emportant le plus de grenades qu'il peut pour aller les lancer dans les tranchées ennemis qui ne sont pas à plus de 150 mètres des nôtres. Il s'approche le plus possible, et, de nos lumières, à la lueur des flammes, nous voyons nettement sa figure qui fait des grimaces à ses victimes. Puis, il se met à plat ventre, revient sous la fusillade, reprend un chargement et recommence.

» Quant au caporal qui cause avec un adjudant, c'est le prêtre de Gironde, de la Compagnie de Jésus. Il vient d'avoir la médaille militaire et est proposé pour la croix. Une nuit on demande quatre volontaires pour une reconnaissance dans le bois de la Hazelle. Il se présente ainsi que trois soldats. Sur la lisière du bois, les trois soldats refusent d'avancer. « Partez, vous êtes des lâches, j'y vais seul », répond Gironde.

» Les autres veulent l'en dissuader, ils n'y réussissent pas et s'en vont comme des pleutres. Toute la nuit, le prêtre bat le bois en tous sens et revient à l'aurore avec une moisson de renseignements de la plus haute importance et quatre prisonniers allemands. A son retour, un lieutenant lui fait part de son chagrin. Il a perdu sa troupe contenant des papiers secrets. — Où est-elle ? — Là-bas, à 100 mètres des Boches, dans la plaine. — J'y vais. — Vous êtes fou, c'est aller à la mort. — Peut-être, mais c'est sûrement aller au devoir. » De Gironde s'en va. Nous le suivons anxieux, angoissés. Un homme tué, c'est peu de chose à la guerre, mais dans certaines circonstances, cette fin provoque une émotion profonde.

» Il avance en rampant. Soudain, les Allemands le voient. Ilsouvrent le feu. Il va toujours, accroupi maintenant sur les genoux pour arriver plus vite. Le feu redouble. La troupe est ramassée par notre camarade. Maintenant il revient à reculons. Que de munitions pour un seul homme ! De Gironde est maintenant auprès de nous, il nous parle, il rentre dans la tranchée. Victoire ! il est indemne et rapporte le précieux fardeau » (1).

La halte est terminée, il faut nous quitter. Je vois partir à regret mon camarade de fraîche date qui, avant de se remettre en route, me confie son carnet pour le recopier et le faire parvenir à ses parents. Aurai-je la fin du carnet du sergent S... ? Il m'a promis de me l'envoyer s'il survit.

11 OCTOBRE. — J'apprends avec tristesse la mort d'un de mes amis. Jean Bouin, le prestigieux coureur à pied, recordman du monde de l'heure, a été tué au cours d'une attaque.

Je me souviens de ses adieux, le jour de la mobilisation. Il était venu me voir avant de partir à Marseille. En me quittant, il me dit :

— Rendez-vous au stadium de Berlin, je leur

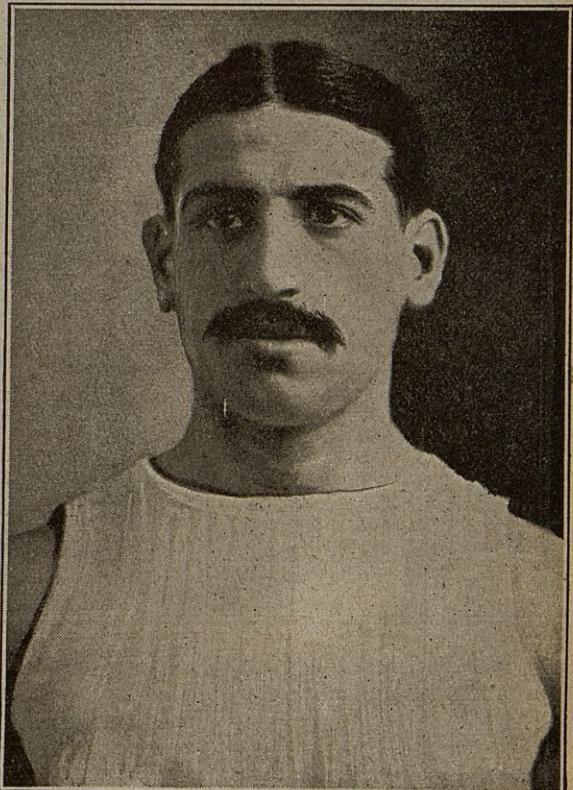
(1) Le R. P. de Gironde eut deux citations à l'ordre du jour, dont l'une à la suite de sa mort :

« Dans la nuit du 25 au 26 septembre a pénétré à deux reprises différentes dans le bois de la Hazelle, jusqu'au contact immédiat des Allemands dont il a reconnu les emplacements et l'organisation. Ne s'est retiré que sous le feu le plus vif échangé par les deux parties. A accompli déjà seul, comme chef de patrouille, de nombreuses reconnaissances du même genre, notamment à Gerbeville. »

« Sous-lieutenant de Gironde, 81^e d'infanterie : prêtre dans la vie civile et arrivé au régiment comme soldat réserviste, devenait bien vite pour ses chefs un auxiliaire dévoué et pour ses camarades, l'ami qui conseille, soutient et réconforte. A toujours été volontaire pour toutes les missions délicates et périlleuses ; a réussi par son audace à rapporter des renseignements précis sur l'ennemi. Nommé caporal le 8 septembre, décoré de la médaille militaire le 30 septembre, promu sergent le 16 octobre, sous-lieutenant de réserve le 26 novembre, a été frappé mortellement, le 7 décembre, dans une tranchée, au moment où il allait prier sur le corps de deux hommes de sa compagnie. »

montrerai comment on court à pied après la campagne !

Pauvre Bouin, quelle perte pour le sport ! Quoiqu'il advint, on aurait dû le conserver à la France, car il n'était pas seulement un athlète incomparable, mais aussi un faiseur d'hommes extraordinaires, de ces hommes qui font triompher la France aujourd'hui. Ses chefs l'avaient bien compris, d'ailleurs ; à Nice où il était en garnison, il était spécialement chargé de l'éducation physique des territoriaux et des jeunes classes. Son travail était considérable, il l'accomplissait avec sa conscience, avec sa passion habituelles. Mais les langues de vipères marchaient, ceux qui avaient réussi à ne pas partir au feu calomniaient ; les



LE CHAMPION JEAN BOUIN

femmes des mobilisés, ne se rendant pas compte, divaguaient :

— C'est une honte, alors que nos maris et nos enfants sont là-bas, que cet homme soit gardé au dépôt !

— Quelle injustice ! quelle infamie ! un champion bâti comme lui devrait être dans les tranchées !

Et le murmure devint rumeur, la vie fut intenable pour notre grand Bouin. Il résigna ses fonctions, ses chefs n'acceptèrent pas. Mais il insista avec une telle fougue, une telle flamme, que finalement on le laissa partir. Il préférait l'existence d'acteur à celle de professeur. Dans une attaque à la baïonnette, il fut atteint. Avant de mourir, il s'écria :

— Vengez-moi ! mes amis, et vive la France !

Je reçois une lettre de mon ami Pierre Verrier, qui, chef pilote en Angleterre, s'est engagé avec le groupe des aviateurs :

« J'ai été blessé à la bataille de la Somme. Voici mes débuts. Dès mon engagement, je suis entré dans l'escadrille du capitaine M... où j'ai volé jusqu'à cinq heures par jour pour poursuivre les taubes. Je fis la bataille de Meaux et de Nanteuil-le-Haudouin, puis, départ pour Amiens. Reconnaissances de 3 heures jusqu'à 75 et 100 kilomètres à l'intérieur des lignes allemandes pour lancer des bombes et des fléchettes.

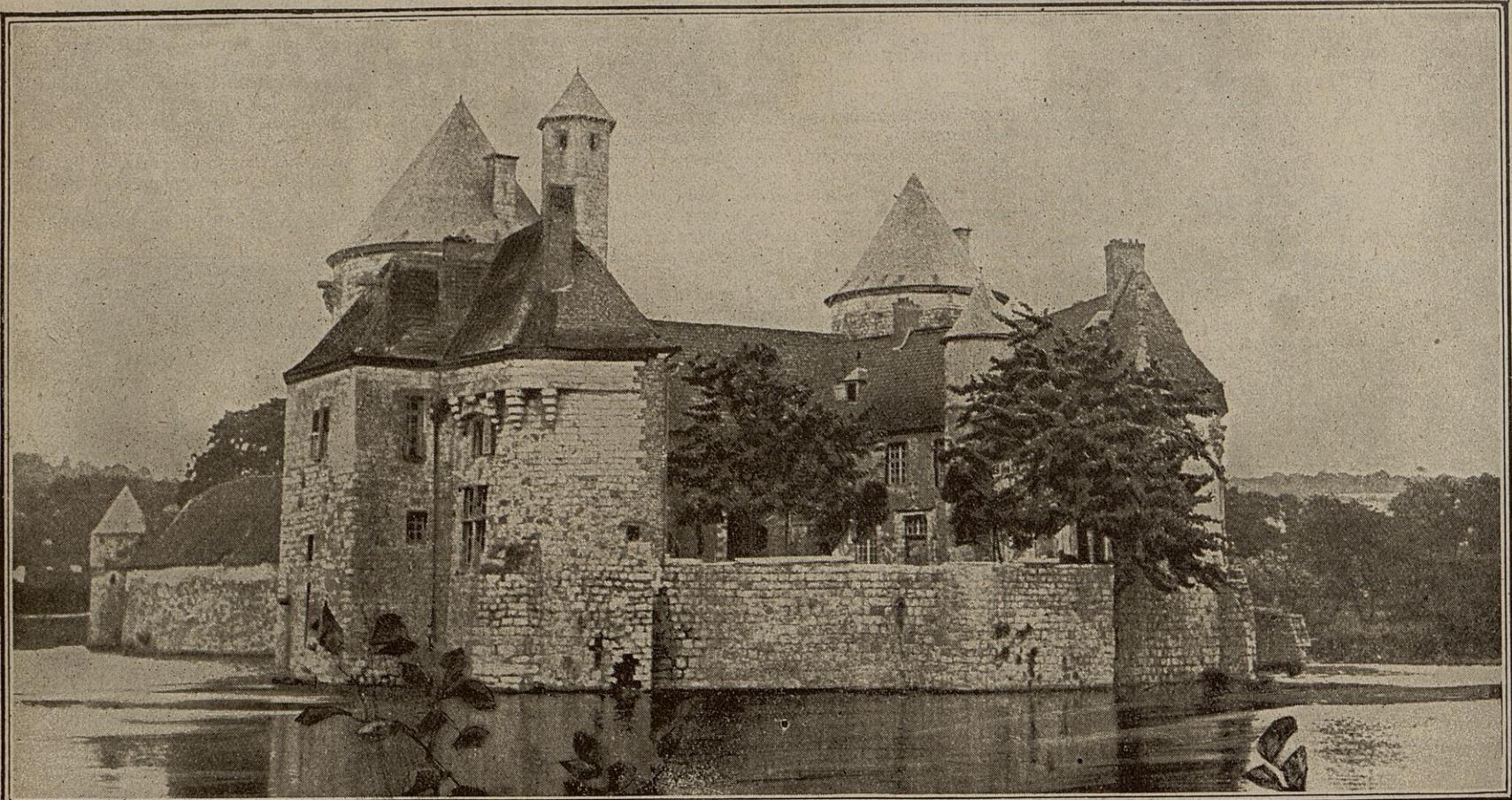
» Le 30 septembre, je pars avec le sous-lieutenant V... pour découvrir l'infanterie allemande et laisser en même temps aux Boches ma carte de visite. Nous volons à 1.200 mètres de hauteur dans les nuages. Lorsque je pense être au-dessus du point cherché, je descends de 50 mètres. Mon observateur se repère, jette ses bombes et je fais demi-tour pour juger des effets de nos bombes. Juste à ce moment, une balle traverse la carte que le sous-lieutenant V... tient à la main, une seconde l'atteint au pied et la troisième, qui était pour moi, me rentre derrière le talon et ressort devant la jambe au-dessus de la cheville après une course de 12 centimètres.

» Ma jambe devient raide et je suis à 17 kilomètres de nos lignes. Il ne faut pas me laisser vaincre par la douleur, ni par la faiblesse. Je perds beaucoup de sang, mais peu importe et je conduis avec un seul pied. Pour faire croire aux ennemis que je suis mort ou grièvement blessé et pour les engager ainsi à ne pas continuer leur tir, je fais des glissades sur l'aile, désordonnées. Ils ne tirent plus, s'occupant seulement de l'endroit où je vais m'écraser. Mais pas si bête, je continue mon vol vers mon centre et nous y atterrissions sans incident ; mais comme j'ai souffert ! »

Jacques MORTANE.

(A suivre.)

AUPRÈS D'ABLAIN-SAINT-NAZAIRE



Derrière le village d'Ablain-Saint-Nazaire s'élève un vieux château aux allures féodales ; donjon, tours, échauguettes et mâchicoulis, rien n'y manque ; des douves profondes, remplies d'eau l'entourent : mais que peuvent ces défenses d'autrefois contre la puissance des engins et des projectiles modernes.



La rivière coule toujours fraîche et claire, le bruit de ses ondes qui tombent en cascade se mêle doucement au fracas lointain de l'artillerie ; les hommes viennent baigner leurs chevaux avant de repartir pour la bataille ; les braves bêtes sont tout heureuses de s'ébrouer dans l'eau qui les rafraîchit.

BATTERIE DE 75 ° CHANGEANT DE POSITION



La batterie de 75, alignée dans la plaine, attend les ordres ; tout à coup un cavalier arrive à bride abattue ; c'est l'agent de liaison qui vient apporter les instructions du commandant ; pendant qu'il s'entretient avec le capitaine, les sous-officiers mettent le pied à l'étrier pour être prêts à la manœuvre lorsque les ordres seront donnés ; toute la batterie a les yeux fixés sur son officier.



Il faut aller plus loin, se défiler derrière le mamelon prochain afin d'arroser copieusement les Boches ; l'ordre du boute-selle est donné ; les chevaux sont attelés aux pièces et aux caissons ; les artilleurs sont à cheval ; les servants montent sur les caissons ; en un clin d'œil la manœuvre a été faite ; la batterie est prête à partir pour la nouvelle position qui lui a été indiquée.



Le départ a lieu ; dans l'ordre le plus parfait, avec une rapidité merveilleuse, pièces et caissons ont pris l'ordre de marche ; on se croirait au champ de manœuvres plutôt que sur la ligne de combat. Conduite par l'agent de liaison, la batterie va occuper son nouveau poste ; dès qu'elle sera arrivée, elle mettra encore moins de temps pour être en action et en quelques minutes les 75 feront de nouveau entendre leur voix.

NOS SOLDATS AU LAVOIR



Au lavoir du village, qui sert aussi d'abreuvoir, nos soldats se sont mêlés aux lavandières ; avec le même soin qu'elles ils savonnent, brossent, tapent, chemises, caleçons et mouchoirs ; puis ils iront étendre leur linge sur la haie de l'enclos et, tout en fumant une bonne pipe, ils attendront que le soleil ait séché et aussi repassé leur lessive.



CHAPITRE HUITIÈME

(Suite)

Tout courant, il alla ouvrir :

— Mordieu ! clama monsieur Vigouroux en se rasant comme un fou dans la salle, ce n'est pas malheureux !... on se décide !...

— Monsieur le baron excusera, murmura le jeune garçon, à mon âge on dort dur...

— Et ta mère ? interrogea le baron, en promenant autour de lui un regard inquisiteur...

— Ma femme est un peu dure d'oreille, intervint Le Guermeur, dont les yeux s'attachaient sur Chuchuniou, cherchant à surprendre quelque renseignement sur son visage...

— Tenez ! hurla monsieur Vigouroux.... tenez, Le Guermeur... voyez !... ici... et là encore !... hein !... qui avait raison ?... C'est du sang, ça... et quand je vous disais que le drôle était ici... j'avais raison...

Et à Chuchuniou qu'il avait empoigné au collet :

— Allons !... où est-il ?... Où as-tu caché ce voleur !... car tu sais où il est... Si même ce n'est pas toi-même qui l'a caché ? Oui... oui... je sais ce que je dis !... et il paraît que toi aussi, tu te permets de courir mes bois plus souvent qu'à ton tour !...

Alors, entre bracos, on se donne la main... c'est tout naturel !

Allons... vite !... où est cet Yves de malheur ?... C'est moi-même qui veux le conduire aux gendarmes !... Depuis le temps qu'il se fiche de moi, c'est mon tour !...

Il ajouta, pointant l'index vers les taches brunes, toutes fraîches, qui maculaient le plancher :

— Et puis, inutile de nier... voilà qui le dénonce !...

Chuchuniou, les regards fixés sur son père, souffrait mille morts à le voir blême, défaillant, essuyant d'une main machinale les gouttes de sueur que l'angoisse lui mettait aux tempes.

Le jeune garçon eut l'intuition que le garde, tout comme lui, connaissait la vérité et que la perspective du drame qui se préparait le chavirait tout entier...

Et c'était lui, lui, Chuchuniou, qui avait fait cette chose épouvantable de jeter son frère sous le fusil de ce mari outragé, qui avait risqué de déshonorer le nom honorable de ce vieux soldat par un scandale que son exécutable jalouse avait provoqué !...

Non !... non !... cela ne serait pas...

D'un bond il courut jusqu'au meuble où Fantic avait coutume de cacher le gibier que Yves lui confiait en attendant d'avoir pu trouver un acheteur sûr. (Pouvait-il trouver de meilleure cachette que la propre demeure du garde ?)

Précisément, dans la journée, le braco avait apporté deux faisans cueillis au matin dans les bois de Kercoat !...

— Tenez ! gronda Chuchuniou en les jetant aux pieds du baron, voilà votre gibier !... mais pas la peine d'aller chercher les gendarmes et de déshonorer un vieux soldat pour ça !...

Il ajouta d'une voix profonde :

— Si vous croyez que je ne suis pas assez puni comme ça !...

La stupeur avait un moment immobilisé les lèvres de monsieur Vigouroux qui finit par s'écrier :

— Alors !... c'était toi !... toi qui tout à l'heure te sauvais par Pouulgwen ?

Et alors, seulement, il remarqua les mains du jeune garçon, toutes rouges du sang de la blessure de son frère.

— Mais, oui... voyez donc, Le Guermeur !... ses mains !... Ah ! coquin !... filou !...

Et, hors de lui, il sauta sur son fouet de chasse qui traînait sur la table et le leva au-dessus du jeune garçon qui, les dents serrées pour ne pas crier sous la lanière cinglante, regardait son père, le suppliant des yeux de ne pas le démentir.

— Tenez, Le Guermeur, gronda le baron en jetant au garde le fouet, je vous laisse le soin de continuer

la correction, car le gaillard en a besoin, et d'une sévère.

Il se dirigea vers la porte ; sur le seuil il se retourna, en déclarant :

— Estime-toi heureux d'être le fils d'un honnête homme : sinon, il t'en aurait cuir. Donc, passe pour une fois... mais pour cette fois seulement.

Par la fenêtre entr'ouverte, Le Guermeur regarda s'éloigner à grandes enjambées monsieur Vigouroux ; puis, quand il l'eut vu disparaître sous les fuites, il revint vers Chuchuniou, qu'il saisit dans ses bras, bien que son naturel fut peu expansif, et le serra étroitement sur sa poitrine, murmurant :

— Mon petit... mon petit !...

Et Chuchuniou se laissa faire, souffrant plus de cette caresse que de la lanière brutale qui venait de lui strier la peau !...

Des baisers à lui ! l'auteur de tout ce mal ! !...

Mais, que pouvait-il faire ?...

CHAPITRE NEUVIÈME

Depuis quinze jours déjà, Roger était reparti pour le front ; la blessure faite par le coup de feu de monsieur Vigouroux était plus grave en apparence que dans la réalité ; et quelques jours de soins assidus



avaient fini par le remettre sur pieds, suffisamment d'aplomb, pour qu'il pût reprendre place dans son régiment.

L'existence, durant ces deux semaines, avait été, comme on doit le deviner sans peine, assez difficile au pavillon du garde.

Celui-ci, après une explication assez vive avec son fils, s'était tenu vis-à-vis de lui dans une réserve hostile dont madam... Le Guermeur, indulgente comme toutes les mères, souffrait cruellement, au point que ce lui avait été un soulagement véritable quand un soir, en revenant de Quimper, où il était allé voir le commandant du recrutement, le jeune officier avait montré sa feuille de route...

Mais quelqu'un avait souffert plus que Roger : ce quelqu'un c'était Chuchuniou !...

De quels remerciements son frère ne l'avait-il pas accablé ! Remerciements dont le jeune garçon avait honte et qui n'avaient pas peu contribué à aviver davantage encore sa rage et sa jalouse !...

Et il lui avait fallu, pendant quinze longs jours, supporter ce supplice d'être traité par Roger en confident et en complice, sous peine de trahir son secret et de dénoncer son infâme conduite...

Quel supplice et quel châtiment !...

Roger une fois parti, Chuchuniou se sentit délivré d'un poids qui l'écrasait, en même temps que sa jalouse soudainement apaisée par la séparation des deux amants s'efforçait d'oublier le passé pour jouir du présent, de ce présent délicieux qui le ramenait aux années de joie qu'il avait vécues avant que ne se

précisât, par l'intrigue de Roger, le sentiment confus et délicieux qui le tenait tout depuis si longtemps...

Mais le remords quand même veillait, le remords qui lui faisait des journées languissantes et des nuits sans sommeil...

Il avait recommencé à délaisser l'école comme autrefois pour s'attacher aux pas de la baronne, la suivant de loin, à travers bois, dans sa promenade favorite, celle qui lui rappelait la première sortie faite en compagnie de Roger, et au cours de laquelle elle avait surpris le jeune homme basant à la dérobée le petit bouquet de genêt détaché de son corsage.

Ce lieu était un pèlerinage très doux, cette course jusqu'au Dourduff, d'où elle gagnait la lisière du bois où ils s'étaient assis tous deux, devant la baie rayonnante, sous les rayons du soleil couchant !...

Pour Chuchuniou, au contraire, c'était comme une blessure qu'une griffe eut sans cesse avivée, car toujours devant ses yeux passait la vision de son frère basant avec passion l'humble fleurette toute parfumée du parfum favori de la jeune femme.

Le seul apaisement qu'il éprouvait à sa souffrance venait de l'éloignement du jeune officier.

Au moins, songeait Chuchuniou, ils ne pouvaient se voir et sa jalouse en devenait moins vive...

Qui sait ? Peut-être sans s'en rendre compte, espérait-il que quelque hasard malheureux mettrait un terme définitif à cette aventure...

Il savait bien qu'il aimait sans espoir, qu'aucun rapprochement ne pouvait exister entre lui et celle que la naissance avait placée si au-dessus de lui...

Mais, au moins, c'en serait fini de sa torture et si celle qu'il aimait plus désespérément que jamais n'était pas à lui, elle ne serait en revanche à personne...

Et cela mettait un peu de baume sur son cœur ulcéré...

Sur ces entrefaites, un drame éclata soudain qui vint à nouveau exaspérer sa passion et le conduisit à une mesure extrême que jamais il n'avait envisagée.

Le baron Vigouroux continuait à mener contre ceux qui ravageaient sans scrupules ses tirés et ses réserves une chasse impitoyable. Yves, traqué sans merci, avait fini par être traîné devant le tribunal de Morlaix et, après quelques semaines de prison, avait été rendu à la liberté, dans un état d'exasperation facile à comprendre...

Dès le lendemain de sa libération, il avait recommencé d'ailleurs sa vie d'autrefois, aidé grandement par Fantic qui écoutait sournoisement les conversations du garde avec sa femme et pouvait ainsi indiquer à son amant, presque chaque jour, de quel côté Le Guermeur faisait ses rondes quotidiennes.

En sorte que le braconnier avait la partie belle pour déjouer les traquenards qui lui étaient tendus...

Monsieur Vigouroux s'exaspérait à constater chaque jour des déprédatations nouvelles, jurant à tous vents que si le braco lui tombait sous la main il se chargeait de lui administrer la correction qu'il méritait...

Ces propos, bien entendu, étaient revenus aux oreilles de Yves qui s'en était à son tour que ce serait tant pis pour le baron si celui-ci le « cherchait », qu'il lui en cuirait sûrement.

Plaisantant, quand il avait bu une bolée de trop au tournebride de la route de Saint-Pol à Santec, il déclarait qu'un baron, après tout, c'est pas plus malin à « tortiller » qu'un lapin ou un faisan.

— Sauf que c'est plus gros, ajoutait-il en rigolant, mais quoi, s'agit qu'de serrer un peu plus fort...

Il ne le cherchait pas, c'est vrai ; n'empêche qu'il souhaitait ardemment le rencontrer un soir, entre chien et loup, histoire de le regarder entre deux yeux et de lui dire en face ce qu'il avait sur le cœur, depuis les semaines de la prison qu'il avait faites à Morlaix à cause de lui...

— J'lui f'rai voir s'il a affaire à un manchot...

Donc, c'était une nuit qu'il « travaillait » du côté de Roch-ar-Llevech, où il visitait des casiers à homards ; car, le gibier donnant peu en ce moment, il lui fallait bien gagner sa vie tout de même.

Comme il venait de monter dans une cache qu'il avait au milieu des roches un couple de superbes bêtes et s'apprétait à redescendre vers la grève, voilà que tout à coup, un bruit de pas frappa son oreille. Cela venait du côté de Pampoul.

Embusqué derrière une roche, se soulevant sur les poignets de façon à ce que son rayon visuel put balayer le sentier des douaniers qui courait à la crête de la falaise, Yves eut soudain là, dans le creux de la poitrine, la sensation d'un grand coup de poing.

La silhouette qui s'avancait pesamment vers lui, dans la nuit, lui paraissait diantrement ressembler à celle du baron Vigouroux.

— Ma doué ! grogna-t-il entre ses dents, si c'était lui, pourtant, c' qu'on rigolerait...

C'était lui !

(A suivre).

LES INSPECTIONS DU GÉNÉRALISSIME

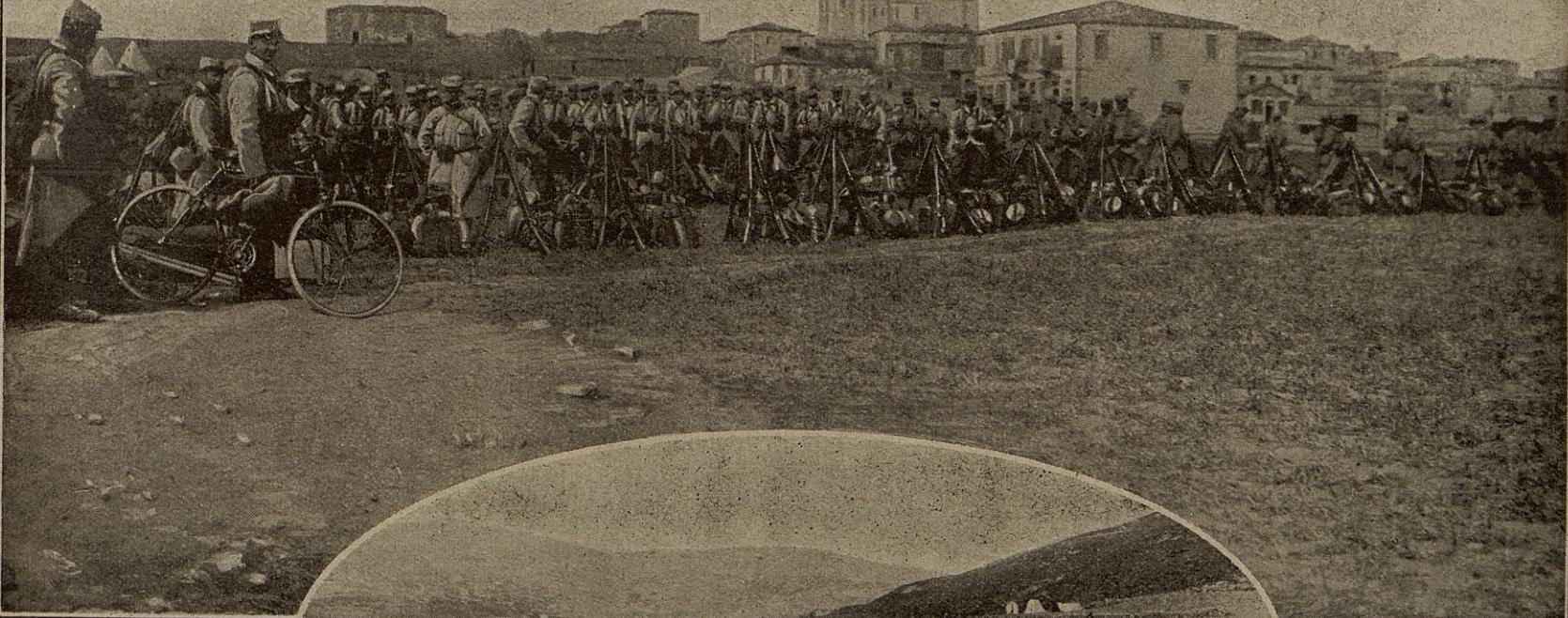


Le général Joffre a inspecté récemment les troupes de l'armée que commande le général Dubois dans le secteur de l'Aisne ; on le voit ici serrant la main au général de Villaret, qui, guéri de la blessure reçue dans une tranchée avec le général Maunoury, a repris son commandement au front ; derrière le généralissime, le général Dubois.



Après avoir visité les cantonnements, le général Joffre a passé une revue des troupes du général Dubois ; il a été extrêmement satisfait de leur tenue et de leur allure. Au premier plan un régiment de tirailleurs avec le petit fox qui ne le quitte jamais. Au loin s'élève le ballon captif à forme de saucisse.

NOS TROUPES DÉBARQUENT A MYTILENE



L'île de Mytilène, l'ancienne Lesbos, vient d'être jointe à Lemnos par les alliés comme base d'opération en Orient ; nos soldats y trouveront un climat plus tempéré, des sources abondantes, des légumes et des fruits ; pour les navires, deux golfes, dont l'un, celui de Hiéro forme une sorte de bassin intérieur, et trois ports excellents seront des abris très sûrs contre les tempêtes et contre les sous-marins. Ajoutons que Mytilène peut fournir de nombreux mulets au corps expéditionnaire.

LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES VICTIMES DE LA GUERRE



Depuis le mois de décembre dernier, une société anglaise « les Amis des victimes de la guerre » distribue des secours et donne des soins aux malheureuses populations de la Marne et de la Meuse ; elle construit aussi des habitations. La photographie de gauche montre plusieurs de ses membres occupés à empaqueter des semences qui seront distribuées aux habitants.

SUR LE FRONT RUSSE

L'enthousiasme qui a éclaté en Allemagne lors de l'abandon de Varsovie par les Russes n'a pas été de longue durée ; il semble avoir fait place à une appréciation plus juste, et partant moins favorable de la situation ; c'est que l'occupation de Varsovie n'est point l'écrasement des armées russes et tant que celles-ci demeureront intactes et tiendront la campagne, la guerre ne sera point finie et c'est là ce qui inquiète par-dessus tout l'Allemagne.

Ses armées vont-elles poursuivre les Russes dans leur retraite à travers l'immensité de leur pays ? vont-elles s'engager dans ce désert que semblent vouloir faire les Russes derrière eux ? Et puis, les armées russes donnent de furieux coups de boutoir, font subir aux Austro-Allemands de très lourdes pertes, et cela peut durer ainsi jusqu'au moment où, ravitaillés en armes et en munitions, nos alliés reviendront à la grande offensive. L'Allemagne a si bien vu ces conséquences fatales qu'elle a fait des propositions de paix séparée à la Russie, propositions repoussées avec indignation par notre allié.

Donc, la lutte continuera sur le front oriental plus opiniâtre que jamais et les Austro-Allemands ne viendront pas à bout de la résistance des Russes.

Après leur entrée à Varsovie, le premier soin des Allemands fut de rétablir sur la Vistule les ponts que les Russes avaient fait sauter pour protéger leur retraite ; à plusieurs reprises, ces ponts de fortune furent détruits par l'artillerie russe ; finalement les Allemands parvinrent à franchir le fleuve et à prendre possession du faubourg de Praga ; mais les Russes étaient loin.

Pendant ce temps des combats furieux se déroulaient sur la Narew ; l'ennemi prononçait des attaques vigoureuses, une grosse masse de ces troupes étant dirigées sur le secteur Lomcha-Ostrow. L'armée de von Scholz tentait de se déployer en amont sur la rive droite du Bug en tendant vers Brest-Litovsk, direction que visent les armées de

von Mackensen ; ce serait la fermeture de la tenaille sur l'armée russe de la Vistule ; mais nos alliés, malgré de fortes pertes, résistent fortement et les progrès des armées de Mackensen, auxquelles viennent de se joindre les forces de von Woysch, paraissent assez lents.

Deux actions importantes se sont déroulées pendant cette période, l'une vers Riga, l'autre contre Kovno.

La première a été amplifiée d'un combat naval à l'entrée du golfe de Riga, combat qui a tourné à l'avantage de nos alliés. Le 8 août, une flotte allemande, composée de neuf cuirassés, de douze croiseurs et d'un grand nombre de torpilleurs voulut forcer l'entrée du golfe de Riga, au détroit de Dirben ; elle prononça trois attaques essayant de franchir la ligne de champ de mines gardée par la flotte russe ; toutes ces attaques furent repoussées ; un croiseur et deux torpilleurs allemands heurtèrent des mines et furent gravement endommagés ; on a même annoncé qu'ils aient été coulés.

Cet insuccès de la flotte allemande fut suivi d'un échec des troupes sur terre qui furent refoulées sur la rivière Eckau.

A trois reprises, les Allemands ont attaqué la forteresse de Kovno ; le 6 août, une première attaque des ouvrages avancés n'avait aucun succès. Dans la nuit du 7 au 8, nouvel assaut plus furieux ; pendant toute la journée, les positions russes avaient été bombardées avec des pièces de gros calibre ; la nuit, l'attaque se déclancha avec un acharnement extrême ; mais nos alliés tinrent bon et repoussèrent l'assaillant en lui infligeant de lourdes pertes.

L'assaut fut renouvelé dans la nuit du 9 au 10 ; il fut également repoussé et dans une vigoureuse contre-attaque de la garnison, trois bataillons allemands ont été presque complètement anéantis.

La forteresse d'Ossoviec résiste héroïquement à toutes les attaques.

A l'est, les combats sont aussi violents et la marche en avant des armées allemandes est excessivement lente ; sur les routes de la Wieprz, au nord de Cholm, les Allemands ont été rejetés vers la rivière Oukerka. Sur les routes de Vlodava, les attaques de l'ennemi ont été repoussées.

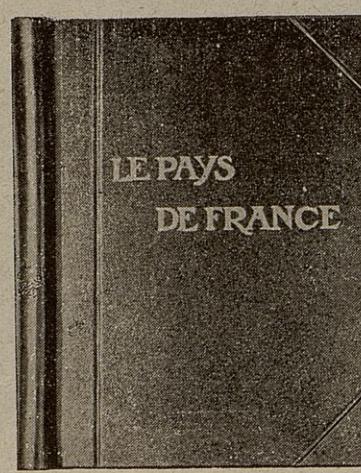
Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité : on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

Rassortiments et reliures du "Pays de France"

Nous sommes à présent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes de rassortiment des numéros du « Pays de France », à partir du n° 1.

Nous tenons en outre à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques en percaline chagrinée, avec titre or, spécialement établies pour contenir toute la collection d'une année du « Pays de France » (52 numéros), au prix de 3 francs la reliure, prise dans nos bureaux.

Pour recevoir franco par colis postal cette reliure, « accompagnée, ou non, de tout ou partie des numéros déjà parus », il suffit de nous adresser d'une part 3 fr. 60 (expédition en gare) ou 3 fr. 85 (expédition à domicile), d'autre part autant de fois 0 fr. 25 qu'on désire de numéros. (Adresser les mandats 2, 4, 6, boulevard Poissonnière).



Reproduction de notre reliure électrique

Avis aux lecteurs du "Pays de France"

Nous mettons en garde nos lecteurs contre la mise en vente, par certains commerçants, d'une reliure contrefaisant celle vendue par nos soins et établie spécialement pour le PAYS DE FRANCE.

Ces contrefaçons sont de mauvaise qualité et leur emploi doit être absolument déconseillé.

Nous avisons donc nos lecteurs qu'à l'avenir les reliures fournies par notre intermédiaire devront être absolument conformes au modèle reproduit ci-dessous et porter à l'intérieur une marque de fabrique sur laquelle un numéro d'ordre sera inscrit. Cette marque sera conforme au modèle que nous reproduisons.

RELIURE ÉLECTRIQUE P. F.

(Modèle Déposé)
Propriété du PAYS DE FRANCE
2, 4, 6, Boulevard Poissonnière

N°

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LES MOTS DE NOS POILUS



— Ah ! mon vieux, t'en as assez, avec un fumet comme ça on va faire des prisonniers.
— Alors, faut qu'on en garde !



— Voulez-vous du feu ?
— Non, merci, j'en reviens.